

Bernard Dubant - Michel Marguerie

CASTANEDA

La voie du Guerrier



2^e édition

GUY TRÉDANIEL
ÉDITIONS DE LA MAISNIE

A l'heure où toutes les « doctrines traditionnelles » sont rendues accessibles à la raison grâce aux travaux des savants et des philosophes, une œuvre vivante, actuelle, aussi peu intellectuelle que folklorique, donc d'une profondeur immense, est parue qui a donné beaucoup plus qu'un « frisson nouveau » — en même temps qu'une musique « absolue » et très ancienne.

Ce sont les cinq livres de Castaneda, dont les auteurs de cet essai se sont efforcés, avec naturel, c'est-à-dire en dehors des sentiers battus et contents de la « Critique », de montrer la portée.

Le témoignage de Castaneda est ici exposé avec rigueur, dans ses grands « thèmes », les auteurs ayant eu le souci constant de le sauvegarder de toute « interprétation » logique, philosophique, théologique ou métaphysique, anthropologique ou sociologique, etc.

Derrière ces oripeaux — et bien d'autres — se cache parfois l'« homme naturel ». C'est à lui que se sont adressés les auteurs.

© Guy Trédaniel, Éditions de La Maisnie, 1981

Tous droits de traduction, reproduction et adaptation réservés pour tous pays

ISBN : 2-85-707-070-5 - [http : //www.tredaniel-courrier.com](http://www.tredaniel-courrier.com)

A CASTANEDA

« Tu vois, dit Don Juan, nous éprouvons tous les mêmes doutes. Nous avons peur de devenir fous : malheureusement pour nous, évidemment, nous sommes tous déjà fous. »

Histoire de pouvoir.

« Faire quelque chose, c'est exprimer notre propre nature. Nous n'existons pas pour autre chose. Nous existons pour nous-mêmes. »

S. Suzuki.

« Te force pas l'intelligence !... C'est la raison qui nous bouche tout... Prends l'instinct d'abord... Quand il bigle bien, t'as gagné !... Il te trompera jamais !... »

Céline.

INTRODUCTION

En 1960, Carlos Castaneda, étudiant en Anthropologie à Los Angeles, se rend dans le sud des Etats-Unis pour préparer une thèse sur le Peyotl. Il rencontre un vieil Indien, un étrange vieil homme au visage ridé mais au corps d'une robustesse étonnante.

Celui-ci l'« accroche » par sa « Volonté », et Castaneda devient son disciple, son « apprenti ». En peu de temps, sa vanité d'« homme civilisé », c'est-à-dire soumis à une représentation du monde tyrannique, aveugle, et « dépourvue de pouvoir », fond comme glace au soleil. Prétendant en savoir long sur les plantes, il s'aperçoit qu'on ne peut tromper le vieil homme; non seulement il ne sait rien sur les plantes, mais il ne sait rien du monde, de lui-même, des forces utilisables mais à jamais inconnues qui font et défont le monde ou les mondes.

De tout cela, le vieil homme le persuade, non en s'adressant en premier lieu à sa raison, mais à son corps, microcosme dont aucune théorie, matérialiste ou spiritualiste, ne peut rendre compte.

Carlos Castaneda devient ainsi « escogido » (choisi, élu), apprenti, de Don Juan. Mais son vrai maître est le « Pouvoir », cette force impersonnelle, inconnaissable, qui mène le monde, qui est le monde authentique et absolument mystérieux, et à l'influence de laquelle nous ne pouvons échapper.

L'étudiant n'a pas sollicité le maître ; le maître n'a pas sollicité l'étudiant : celui-ci lui a été signalé par un « présage » et Don Juan ne le dirige que suivant les signes que lui donne le Pouvoir.

L'enseignement durera quinze ans, et Don Juan « disparaîtra », ainsi que Don Genaro, le « Benefactor » de Castaneda, qui, enfin de cycle, lui « montre » le « Nagual ».

De cet enseignement, Carlos Castaneda laisse quatre livres, qu'un cinquième vient compléter, après la disparition des deux « brujos » (1).

Ces livres connurent un succès immense. Le premier, traitant des plantes psychotropiques, fut largement accueilli par une opinion très motivée. Les autres, progressivement, déroutèrent plus ou moins. Il ne s'agissait plus du tout d'un monde hallucinatoire de la drogue, mais d'un comportement, d'expériences, relevant d'une très haute initiation, inclassable. Si bien que malgré le succès « populaire », la critique ne s'en est guère mêlée.

Les gardiens de la « raison », les professeurs patentés, quand ils ne purent pianoter et réduire une œuvre si « étonnante » (« merveilleuse ») à des bavardages mondains, manifestèrent leur mauvaise humeur.

(1) « La petite fumée et l'herbe du Diable » (P.F.H.D.). « Voir » « Le voyage à Ixtlan » (I.X.T.). « Histoires de Pouvoir » (H.P.). « Le second anneau de Pouvoir » (2^e A.P.).

Il est interdit de ne pas tout ranger sous les critères de l'« ethnologie », de l'« anthropologie », de la « psychologie », dérisoires fantômes de la raison (et quelle raison !); l'homme bouffi de connaissances indirectes, jamais éprouvées, le gardien fantomatique de la société, le prêtre de l'ignorance universitaire, le policier tyrannique des comportements, n'a qu'une tâche : empêcher que la société ne bascule.

Et la société ne bascule pas par des révolutions : celles-ci ne font, progressivement, qu'aggraver sa tyrannie : une société ne bascule que quand le « monde » « s'écroule », et le monde ne s'écroule que lorsqu'il est « stoppé », que l'homme brise la représentation que ses semblables - lesquels inévitablement veulent le rendre semblable ~ lui ont infusée depuis sa naissance.

Carlos Castaneda prend alors conscience de ce que l'état d'homme ordinaire est un état d'inéluctable asservissement : il le troque contre le monde de la liberté et du pouvoir, monde irrémédiablement « seul », mais non « solitaire », où la Volonté remplace la raison.

Son « travail » d'apprenti n'a bien sûr rien à voir avec le travail social, véritable opium du peuple. Don Juan dit que son petit-fils Lucio, lequel ne pense qu'à travailler pour s'acheter des gadgets, ne fait qu'une seule chose tant soit peu humaine : se saouler, bien que l'alcool détériore le corps. Et il est évident que n'importe quoi vaut mieux que cet abrutissement social que l'on nomme « travail » et que les conséquences qui en découlent.

L'enjeu, pour celui qui « choisit » d'être un « Homme de Connaissance », est l'intégralité de son « héritage magique », ce qui vaut de braver tous les dangers, tandis que pour l'« homme ordinaire », le résultat de son « choix » est sa propre transformation en « fantôme », dont la « vie » ne peut rien signifier.

Comment faire pour comparer cette œuvre à du « déjà connu » ? Aucune « Critique » ne peut fonctionner, en réalité, si elle ne réduit pas à son dénominateur, quelles que soient ses prétentions à l'impartialité, à l'originalité, poudre aux yeux des naïfs.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, la Critique n'est pas un inoffensif passe-temps de vieillards : elle est la traduction (trahison) officielle qui rend toute manifestation « associative » inutilisable.

Il semble que le peuple ait passé outre aux brèves mises en garde et au mutisme officiels -etc 'est bien réjouissant. Les gens arrivent encore à éprouver quand ils ne sont pas trop déformés par leur « Critique », monopole étrange qui s'apparente étroitement aux monopoles financiers, idéologique et politiques, qui font de notre société un baignoire singulier.

Un livre, un seul, a été publié en français sur l'œuvre de Castaneda. Il s'agit d'un agglomérat de ragots, de jugements d'éminents spécialistes (de quoi donc ?) américains. La question de l'authenticité est soulevée, bien sûr. Nous ne voulons

même pas entrer dans ce genre de discussions. L'essai que nous présentons au public n'a pas pour but de juger l'œuvre de Castaneda d'après des critères « extérieurs », incompétents par définition, et surtout inutiles. Ces petites crises de nerfs de bas bleus et de « scientifiques » n'ont d'intérêt que pour qui veut étudier le comportement de ce petit monde futile. Ce n'est pas notre cas.

Notre livre s'adresse en premier lieu à ceux pour qui le suprême art de vivre est le dessein non seulement principal, mais unique.

CHAPITRE I

LE COMPORTEMENT DU GUERRIER

1) L'HOMME ORDINAIRE, LE SORCIER NOIR

« Pour toi, le monde est étrange parce que s'il ne t'ennuie pas, tu es en désaccord avec lui. Pour moi, le monde est étrange parce que prodigieux, effrayant, incommensurable. »

L'homme ordinaire fonctionne uniquement avec la raison. Il a appris, dès sa naissance, une description du monde qu'il tient pour définitive. Ses « idées » sont les idées des autres. La vie de l'homme ordinaire n'est qu'un amas d'habitudes et d'idées imbriquées dont il n'est pas l'auteur. Cet homme vit et combat pour les idées des autres et mourra avec l'intime conviction d'avoir tout épuisé. L'homme ordinaire ne suppose pas un seul instant qu'il a la possibilité totale de changer sa vie et de « combattre ses propres combats ». La « raison », l'idée collective, sont ses seules références. Le changement dont on le berce n'est pas un changement du tout : c'est la modification, inévitable et permanente, d'une représentation illusoire dont il est le sujet soumis, « feuille à la merci des vents ». Tous les changements dont il se montre friand ne sont qu'autant de modifications à l'intérieur de cette représentation rationnelle, et rien de plus.

L'homme ordinaire ne peut faire autre chose, en tant qu'homme ordinaire, que de vouloir rendre les hommes semblables à lui : non forcément à son idiosyncrasie, mais à cet « homme social » dont on l'a persuadé qu'il est le seul existant ; que sa connaissance est la seule valide, excluant ainsi tout autre mode de perception.

Il ne fait que transmettre ce qu'on lui a transmis ; nul n'est « responsable » de cet état de fait : l'illusion rationnelle déploie ses propres possibilités, et l'homme enchaîné dès sa naissance devient à son tour le gardien d'un autre.

Aussi cet homme anodin, l'homme ordinaire — tout le monde - est dépeint par Don Juan comme un redoutable démon : il est le garde abusif et vigilant qui, inconsciemment, empêche toute évasion, tout choix, vers le pouvoir et la liberté.

2) LE GUERRIER

« Transformer cette merveille en raisonnement ne sert strictement à rien. Ici,

autour de nous, se trouve l'éternité même. Essayer de la réduire en une absurdité manipulable est non seulement mesquin, mais franchement désastreux. »

Ne plus vivre comme un homme ordinaire, ne plus être un sorcier noir, ne plus être un vampire pour soi et ses semblables, c'est se comporter en guerrier.

Qu'est-ce donc qu'un guerrier ? Le guerrier est un homme qui considère sa vie comme un défi, et non plus comme une habitude ennuyeuse. Pour cela, il doit nécessairement oublier son identité sociale, pour ne plus être l'image projetée par les autres.

On peut déjà dire que le guerrier privilégie le « Sentiment » aux dépens de l'idée reçue. La raison est en effet la société en nous. — Notons qu'Aristote, le « Philosophe » par excellence, c'est-à-dire le sorcier noir vigilant, définit l'homme comme un « animal social » et un « animal rationnel », ce qui revient au même. — L'expression « idée reçue » est en fait un pléonasme : toute idée est reçue. Le « Sentiment » est déjà plus intime. En réalité, chez tout le monde, il arrive avant l'idée, mais la tâche des sorciers noirs est d'étouffer le « Sentiment » par la pensée (et non la sentimentalité, qui est au contraire largement cultivée).

« Le tempérament du guerrier tranche la merde », dit Don Juan ; cette déclaration nette marque que le guerrier opère tout d'abord la séparation du Sentiment d'avec les idées. « Peu importe ce que tu vois. L'important est ce que tu sens. »

« Le guerrier ne veut pas être une proie, ni pour ses semblables, ni pour les idées qu'ils propagent » (ce qui revient au même).

C'est dans le désert que Castaneda fait, avec Don Juan, l'apprentissage de la chasse. Celui-ci lui montre que ne peut être chassé que celui qui a des routines, que ce soit un animal ou un homme. Nos semblables peuvent aisément nous attaquer si nous sommes accessibles à leurs idées. Le guerrier doit donc être un chasseur pour n'être pas chassé. Ce que chasse le guerrier ? Ses propres faiblesses, c'est-à-dire sa tendance à se laisser aller aux habitudes de ses semblables.

Ce sont en effet nos routines qui nous rendent définissables, repérables, donc exploitables. Une fois enchaînés par les opinions des autres, par le rôle qu'ils veulent nous faire jouer — constituant ainsi notre « personnalité » qui n'est que la revendication servile et vaniteuse de notre matricule dans ce baignoire — nous n'avons d'autre latitude que de répondre à leur attente. La première urgence pour l'homme qui devient guerrier, c'est de se transformer de gibier en chasseur, de jouet passif en stratège actif.

3) DISPONIBILITE

Le chasseur n'est pas disponible, et cela signifie pour Don Juan « qu'il évite délibérément de se fatiguer soi-même, et les autres ». Rien d'étranger ne peut le

troubler ou le solliciter, puisque le guerrier, quoi qu'il fasse, a une intention inflexible. Cette indisponibilité est donc avant tout stratégique, comme tout ce que fait le guerrier-chasseur. Et cette indisponibilité vient de ce qu'« il ne déforme pas son monde en le pressant ». Le chasseur est le contraire de l'homme ordinaire, goinfre, sentimental, égoïste et exploiteur. Il ne fait qu'effleurer son monde, et « s'en va rapidement en laissant à peine la trace de son passage ». Ainsi, l'art du chasseur, « c'est de devenir inaccessible », c'est-à-dire de toucher « au monde environnant avec sobriété ». Et cette inaccessibilité n'a rien à voir avec la solitude des ermites. Si l'on ne fait que se cacher, cela ne sert à rien ; s'arracher aux autres, c'est avant tout « s'arracher à soi-même ». L'ermite des religions remplit en fait une fonction sociale. Tout le monde sait qu'il est ermite, et, en premier lieu, lui-même. L'érémisme fait donc partie de son histoire personnelle, car c'est pour lui une routine. Le guerrier ne se retranche pas « matériellement » de son monde, mais il « utilise son monde avec frugalité et tendresse ». « Un chasseur est intimement en rapport avec son monde et cependant il reste inaccessible à ce monde même. »

« Il est des animaux sans routine », dit Don Juan, « c'est ce qui les rend magiques ». Le guerrier, comme l'animal, devient magique, c'est-à-dire doué de pouvoir et d'imprévisibilité, lorsqu'il n'a plus de routines, quand il efface son histoire personnelle. Et ainsi, le guerrier, l'animal magique, ne peuvent plus être la proie de qui que ce soit : c'est pour que Castaneda s'en « persuade » que Don Juan fait de lui un chasseur, car « tous nous agissons à l'instar des proies que nous poursuivons... donc un chasseur qui sait cela n'a plus qu'une idée en tête : ne plus être une proie ».

4) EFFACER L'HISTOIRE PERSONNELLE

Comme nous l'avons vu, notre « personnalité sociale » n'est qu'une « histoire personnelle ». Elle nous rend vérifiables pour nos programmeurs et ainsi encore programmables. Et le meilleur moyen d'effacer cette histoire est de ne plus la raconter aux autres. Elle se renouvelle en effet à chaque explication que l'on donne : « Savoir que je suis yaqui, dit Don Juan, ne fait pas ma propre histoire. Cela devient ma propre histoire dans l'instant où quelqu'un d'autre le sait... » « Petit à petit, ajoute-t-il, autour de moi et de ma vie, j'ai créé un brouillard... personne ne connaît ma propre histoire, pas même moi. » Celui qui a effacé son histoire personnelle n'a plus rien à voir avec la société ; il ne fonctionne plus comme l'un de ses rouages ; étant seul, il est tout : « Comment savoir qui je suis, alors que je suis tout cela », dit-il en désignant tout ce qui l'entourait.

Les moyens sont simples et radicaux : ne pas dire ce que l'on fait, abandonner ceux qui nous connaissent bien, ce qui permet de « trancher le cours de leurs pensées ». A celui qui est ainsi « hors du chemin fréquenté », on ne peut plus rien demander : il ne peut par conséquent plus décevoir personne. Et il ne peut non

plus être déçu, puisqu'il n'attend plus rien de quiconque. Le monde est pour lui neuf à chaque instant, alors que « celui qui explique tout à tout le monde » ne peut garder la fraîcheur de ses actions, leur imprévisibilité et leur total désintéressement. « Etre en situation » comme disent les jargonneurs, c'est en fait pointer à la grande usine qui ne nous emploie que parce que nous le voulons bien. C'est perdre irrémédiablement « l'ultime liberté de demeurer inconnu ».

Mais cela revient à mentir, objecte Castaneda. Point, répond Don Juan, « car si l'on n'a pas d'histoire personnelle, rien ne peut être considéré comme un mensonge » ; et « mensonge ou vérité m'importent peu »... « les mensonges sont des mensonges seulement pour qui a une histoire personnelle ». La vérité qui est DUE à ceux à qui nous nous soumettons n'a plus de sens hors de cette soumission. Il en va de même de la « vérité » « objet de l'intelligence » de la philosophie. Effacer son histoire personnelle, ce n'est pas mentir : c'est faire fi de la notion même de vérité car la « recherche de la vérité » n'est certes pas le chemin du guerrier mais du philosophe, de l'esclave de sa raison.

5) PERDRE SA PROPRE IMPORTANCE

Le guerrier agit donc stratégiquement. Il a un dessein : le pouvoir. Tous les moyens lui sont bons et ce n'est donc pas par « humilité morale » qu'il cherche à perdre sa propre importance. « L'humilité du guerrier, dit Don Juan, n'est pas l'humilité du mendiant. Le guerrier ne baisse la tête devant personne mais il ne permet pas que l'on baisse la tête devant lui. Le mendiant, en revanche, tombe à genoux au moindre geste et lèche le sol pour celui qu'il estime supérieur à lui, mais en même temps il exige de celui qui est plus bas qu'il lui lèche le sol » Son humilité est accord avec tout ce qui l'entoure : n'être ni plus ni moins important que qui que ce soit, c'est considérer que le monde et nous-mêmes sommes un mystère. « Et les hommes ne valent pas mieux que n'importe quoi d'autre. » Voici rejeté l'anthropocentrisme de tant de « traditions » à « extase intellectuelle », anthropocentrisme qui n'est qu'une conséquence du théocentrisme, une spéculation vaine et prétentieuse. L'homme n'est pas plus important que n'importe quoi, et tel homme non plus. « Comment, en effet, se sentir tellement important quand on sait que la mort nous traque ? » Dans un monde « où il n'y a pas de survivants », où nous ne sommes que « de la lie entre les mains du pouvoir », quelle importance peut-on accorder à soi et à chaque chose ? Perdre sa propre importance est ainsi perdre la notion de l'importance de n'importe quoi ou de n'importe qui. Rien n'est important, sinon ce mystère que notre raison ne percera jamais.

Les hiérarchies, fondées toujours à partir d'une appréciation flatteuse de soi (et l'« humilité » du « pécheur » est la plus odieuse manifestation de cette lâcheté et de cette vanité, puisque le « pécheur » qui est le plus bas est ainsi le plus haut) ne peuvent exister pour celui qui traque ses faiblesses et qui est traqué par sa mort,

par celui qui est seul dans un monde inexplicable. Ainsi, ajoutera Don Juan quand il donnera à Castenada « l'Explication des sorciers », la perte de sa propre importance aide à effacer son histoire personnelle ; pour nourrir celle-ci, il faut se sentir important. S'apitoyer sur son sort, c'est-à-dire s'abstenir d'agir librement, c'est être important. Un être qui ne se considère plus comme important ne peut se laisser aller à la vanité, ni à la pitié pour lui-même : celui qui n'espère rien ne peut tomber dans le désespoir. Il sait simplement qu'il n'a que le temps de décider, devant sa mort inévitable. Ainsi sa vie n'est plus accaparée par les désirs et les illusions.

6) ASSUMER LA RESPONSABILITE DE SES ACTES

« La plupart des gens passent d'un acte à un autre sans se battre ni penser. Au contraire un chasseur juge chaque acte et, puisqu'il a une parfaite connaissance de sa mort, il l'accomplit judicieusement. Il est parfaitement naturel que son dernier acte sur terre soit le meilleur de lui-même. C'est ainsi qu'il procure du plaisir. Cela émousse la frayeur »

L'homme ordinaire, routinier, n'est en fait qu'un pantin qui ne fait que ce qu'on lui impose ; le guerrier, le chasseur de pouvoir, refuse de se laisser aller : c'est ainsi qu'il décide. Comme il ne désire rien, qu'il se considère déjà comme mort, il ne peut être le jouet d'impératifs extérieurs : il est avant tout éveillé, vigilant. L'homme ordinaire pourrait être comparé à un voyageur endormi qui va sans s'en apercevoir d'une gare à une autre : le terminus est la mort, et il n'a eu aucun plaisir au voyage.

Le guerrier, toujours « sur le sentier de la guerre », doit donc être toujours au mieux de sa force : rien ne peut le rendre faible, timide et hésitant, et cela pour les raisons que l'on a dites : totalement étranger au monde de ses « semblables », puisque n'étant plus l'esclave de rien ni de personne (un roi, même tyrannique, est l'esclave de ses sujets et de sa renommée ; aussi de ses ancêtres), il ne cherche qu'une chose : l'efficacité impersonnelle, non pas en vue d'une convoitise quelconque, mais eu égard à un Pouvoir dont il ne cherche pas à « percer les mystères » mais à se servir en le servant. C'est ainsi qu'ayant réalisé son unité, il ne gaspille pas son temps en hésitations vaines ; peu importe ce qu'il fait, mais ce qu'il fait, il le fait totalement, parce que cette œuvre, quelle qu'elle soit, est son dernier combat sur terre. Et ce dernier combat sur terre est aussi un défi. « Les hommes, dit Don Juan, considèrent les choses soit comme une bénédiction, soit comme une malédiction ; le guerrier, lui, les prend comme un défi. »

7) LE DEFI

« La vie du guerrier est un défi perpétuel. »

Si l'« initié » est nommé « guerrier », c'est qu'il ne connaît pas de paix ; mais

cependant, il n'a aucune inquiétude. Il est quelqu'un qui n'exige rien de qui que ce soit, et qui n'attend rien de personne. Il est aussi quelqu'un qui chasse le pouvoir : en fait, ce avec quoi il combat, ce n'est pas ses semblables, ni rien : c'est avec le Pouvoir, qui peut le briser d'un moment à l'autre, et vis-à-vis duquel il doit se montrer impeccable. Le guerrier ordinaire, l'homme qui guerroye contre d'autres hommes, peut avoir des attitudes différentes : il peut choisir l'héroïsme, c'est-à-dire la consécration par les gens de son camp, la mort probable pour une abstraction imbécile que l'on appelle « gloire » ; il peut choisir la fuite, la lâcheté, c'est-à-dire la soumission de fait à l'adversaire ; il peut aussi se battre impersonnellement, comme certains guerriers des grandes Épopées : l'adversaire n'est plus alors ni un ennemi, ni un maître gagnant d'avance, mais le moyen d'agir en accord avec sa nature d'homme. Le vrai guerrier ne peut aimer l'héroïsme, puisque celui qui se soumet à l'opinion n'est qu'un « sorcier noir » ; le combat qu'il livre est SON combat (il ne possède rien d'autre) et rien ne peut l'en détourner, quelle qu'en soit l'issue. Et il ne se jette pas aveuglément dans le péril, puisque si pour lui la mort n'a aucune importance, son devoir est de survivre, mais pas comme un rat. Il ne s'abandonne en effet à rien, pas même à sa mort. Sa vigilance doit être totale, puisqu'il ne se permet aucun laisser-aller. Il agit en tout stratégiquement, sans souci de perdre ou de gagner, ces soucis étant des « surimpositions » à l'acte pur. Et celui qui ne se soucie ni de victoire ni de défaite est certainement l'adversaire le plus redoutable, puisque rien n'empêche le déploiement de sa stratégie.

Mais le guerrier peut bien aussi choisir la fuite, dit Don Juan, s'il sait ne pas pouvoir faire face : il ne peut donc tomber dans un piège, puisque tomber dans un piège, c'est se laisser aller. Toutefois, la fuite ne peut être que stratégique, car ce que le guerrier doit vaincre, c'est la peur. « Même totalement imprégné par la peur, il ne doit pas s'arrêter. » Il s'agit d'éviter le piège, non de stopper la quête à cause de l'effroi qu'on en ressent. Le guerrier ne se laisse aller ni à l'imprudence, ni à la peur, toutes deux fruits de la vanité.

Tout chez lui doit être décision lucide.

« Décider ne signifie pas choisir n'importe quel moment. Décider signifie que tu as mis en ordre ton esprit de façon impeccable et que tu fais de ton mieux pour mériter la connaissance et le pouvoir. »

Quoi qu'il choisisse, il estimera toujours honnêtement la situation : il ne se gaspillera pas, et laissera toujours son sentiment décider de son attitude. Quoi qu'il fasse, il agit toujours en connaissance de cause, n'ayant d'autre souci que de donner du pouvoir à ses actes, et par ses actes doués de pouvoir, d'accumuler du pouvoir personnel. « Il faut faire en sorte que chaque acte accompli compte, car tu ne vas rester que peu de temps sur cette terre... »

Carlos Castaneda se présente comme un homme timide et hésitant, un homme qui a le temps, qui se croit éternel, et qui gaspille donc son temps à regretter,

hésiter, avoir des remords. Aussi Don Juan lui dit-il catégoriquement : « Il n'existe qu'une seule mauvaise chose en toi, tu crois que tu as l'éternité devant toi. » Et il souligne plus tard l'absurdité du regret : « Un guerrier, dit-il, ne peut vouloir être ailleurs, car il considère chaque chose comme un défi ; et un homme ordinaire non plus, parce qu'il ne sait pas où la mort le frappera. »

Considérer chaque acte comme un défi, c'est en fait leur donner une égale importance. « Les défis ne peuvent vraiment être bons ou mauvais. Les défis sont simplement des défis. » Celui qui, par contre, considère que des actes sont plus importants que d'autres, est sollicité par un combat qui n'est pas le sien ; il se rend en fait à sa raison, à ce qu'on lui a appris. Mais celui qui est en relation directe avec l'univers, sait que l'univers, - le pouvoir - se présente à lui de mille manières, et il ne peut en privilégier aucune. Tout acte efficace demande la prise de conscience d'une responsabilité totale puisqu'il n'y a rien d'autre sur quoi se reposer ; et cette responsabilité n'est pas motif à jérémiades ; l'enjeu est trop grave, puisqu'il s'agit de notre propre mort.

Le défi est ainsi le contraire de la disponibilité : celle-ci est laisser-aller, alors que le défi est choix. L'homme disponible se laisse avaler par tout ce qu'il rencontre ; le défi fait du guerrier un homme qui n'est dupe de rien et qui considère toutes choses comme un mystère à traiter lucidement, prudemment et énergiquement.

Considérer chaque chose comme un défi, c'est donc simplement prendre les choses comme elles viennent, sans surimposition intentionnelle.

8) LA RESPONSABILITE DE VIVRE DANS UN UNIVERS MYSTERIEUX

Nous sommes donc en présence d'une « purification » radicale de l'homme. « Chercher à atteindre la perfection du guerrier est la seule tâche digne de notre âge d'homme. » Ne pas s'y résoudre, dit Don Juan, c'est en fait chercher la mort, ce qui revient à ne rien chercher, puisque la mort nous emporte de toutes façons. L'homme qui croit avoir tout son « temps », toute l'« éternité » -peu importe qu'il ne le croie pas rationnellement, s'il agit en conséquence -- épuise rapidement son pouvoir par les sollicitations des autres. Pour lui, le monde est la description qu'on lui a apprise. Il modèle son image selon des archétypes dont il n'est que le serf. Il perd forcément ses propres combats, et les combats qu'il gagne sont ceux des autres. Le guerrier n'est plus le reflet de rien. Il doit être aussi mystérieux que l'univers qui l'entoure, puisque les définitions données ne sont que le portrait d'un monde artificiel. S'ouvrant au pouvoir dont il ne peut rien savoir -- et nous verrons dans la seconde partie qu'il ne s'ouvre au pouvoir que quand il cherche à n'en rien savoir - il ne doit en rien limiter l'intrusion de ces forces mystérieuses en lui ; c'est pour cela qu'il doit être le plus fort et le moins disponible possible, pour affronter ces forces effrayantes sans mourir. La faiblesse n'est en fait que la disponibilité aux autres ; la force est disponibilité au pouvoir, donc indisponibilité à la

description du monde inculquée.

La raison nous dit que l'univers est connaissable ; qu'il est en réalité indépendant de notre perception, pourvu d'existence en soi, et que notre perception y est plus ou moins adéquate : si elle n'est qu'approximative, la raison, dans son effort persévérant, réduira cette marge. Même les « systèmes idéalistes » ne le nient guère.

L'homme qui n'est pas l'esclave de sa raison a bien conscience du contraire : l'univers est à jamais inconnaissable, totalement mystérieux, et ce n'est pas affaire de raison, mais de « Sentiment ».

Carlos Castaneda se plaint à Don Juan de n'avoir jamais pu être un artiste, et Don Juan lui répond : « C'est parce que tu n'as jamais pris la responsabilité de vivre dans un univers incommensurable. »

L'« art » véritable relève en effet du « sentiment » (non de la sentimentalité) et c'est pour cela que les artistes authentiques sont plus proches du « guerrier » que les autres hommes ordinaires. Il n'est d'art qui ne soit « émotionnel » (et non velléitaire) et cette émotion rend compte d'un « mystère », quels que soient les noms dont on l'affuble. Le mystère est toujours entier et il se tient, magnifique « au-delà de toute expression », effrayant, derrière la pellicule confortable mais combien asservissante de la représentation rationnelle sociale.

Les forces, les vibrations, les ondes, sont appréhendées autrement que les idées, lesquelles ne sont qu'invention humaine.

Et cela devrait être clair pour tout le monde puisque personne, quelles que soient ses prétentions, ne sait rien de sa propre mort.

9) LA MORT COMME CONSEILLER

La société moderne, étrange monopole d'une « secte » cosmopolite, se distingue entre autres des autres sociétés en faisant le silence sur la mort. Toute référence à la mort est bannie, et les morts sont escamotés. Pour le guerrier, la mort est au contraire la seule véritable compagne, le conseiller qui témoigne de tous ses actes. Et cela sans « obsession », sans « morbidité », ni tristesse, ni remords, mais au contraire avec le « Sentiment » lucide que sans elle, « le monde serait ennuyeux ». S'il était réellement éternel, l'homme ne ferait qu'hésiter, qu'éluder ses responsabilités ; il serait inévitablement le velléitaire qu'il est le plus souvent dans un univers où pourtant la mort est l'aboutissement inévitable de tous les êtres. Et personne ne peut être certain que la mort ne va pas le frapper à l'instant ; on peut dire que nul ne peut espérer « changer » qui ne soit frappé de cette évidence. L'univers vil, velléitaire et jouisseur est un univers d'autruches. L'univers noble est marqué par la mort, par la présence muette et proche de la mort. Aussi étrange que cela puisse paraître, la chose dont nous nous persuadons le plus difficilement est que nous ne sommes pas éternels. La mort touche notre

raison, oui, fantôme conceptuel, mais rarement notre Sentiment. C'est ce Sentiment que le guerrier doit favoriser en premier lieu. Le guerrier est essentiellement quelqu'un qui marche avec sa mort. Alors que la « Continuité » de l'homme ordinaire, — pour qui les actes ne sont jamais pleins mais doivent avoir une suite, comme son cher « moi » défini par son histoire personnelle —, le rend timide, le sentiment de la mort rend le guerrier efficace, comme un homme lucide traqué. Et paradoxalement, l'homme qui croit avoir tout son temps est souvent le muflé avide et jouisseur que ne peut être le guerrier, qui, s'il agit avec le sentiment de l'urgence, n'agit jamais avec hâte, et refuse bien sûr de se conduire comme un porc sous prétexte que la vie va faire défaut, comme le sorcier noir pris dans une catastrophe imminente. Il « acquiert sa patience », qui est l'art de poursuivre son dessein sans rien projeter à l'avance, en vivant pleinement le moment présent.

Le guerrier ne peut s'affoler, puisqu'il est toujours prêt. Le sentiment de la mort le rend au contraire doux et bon, puisque pour lui, devant cette fin irrémédiable, tous les destins se valent. « Après tout, rien ne me différenciait du scarabée. De derrière son rocher, la mort nous traquait tous deux comme une ombre. » D'ailleurs, la douceur et la bonté spontanées des hommes dits « primitifs » est la preuve de leur supériorité sur l'homme « civilisé » c'est-à-dire entortillé dans mille lâchetés.

La mort chemine à nos côtés (à un mètre à gauche, dit Don Juan), c'est pourquoi nous pouvons en avoir le sentiment physique ; mais elle peut être n'importe quoi : elle est le conseiller qui chuchote sans cesse : tu n'as pas le temps.

L'accomplissement de notre âge d'homme n'est pas alors pour une éternité paradisiaque judaïque ni dans nos relations sociales futures. C'est maintenant qu'il faut agir ; le guerrier n'a que le temps de décider, et de décider devant son inévitable mort. Ce n'est pas la timidité, la colère, la vanité, la convoitise qui témoignent de ses actes, mais la mort seule, et c'est pour cela que ceux-ci sont efficaces et contraignants. « Les actes ont un pouvoir, particulièrement lorsque celui qui agit sait qu'ils sont sa dernière bataille sur terre. Il existe un étrange et brûlant bonheur dans le fait d'agir en sachant parfaitement que cet acte peu', tout aussi bien être le dernier de la vie. » Ces actes sont, comme nous l'avons vu, des défis, dans lesquels le guerrier s'engage tout entier, mais sans y croire. Les actes alors, devant cette conscience contraignante, se déroulent d'eux-mêmes, et plus le guerrier agit ainsi, moins il croit à ce qu'il fait.

Un jour, Castaneda présenta à Don Juan le livre des morts tibétains, et le lui lut. Don Juan lui répondit que ce qu'ils disent n'a rien à voir avec la mort : « Je ne comprends pas pourquoi ces gens parlent de la mort comme si elle ressemblait à la vie », dit-il ; et il ajoute qu'ils n'ont pas « vu » leur mort, puisque pour celui qui voit, aucun élément ne prédomine, pas même la vie ; « je ne pense pas que la mort soit comme quelque chose » dit-il encore... « ce dont ils parlent n'est pas la mort ». Eclatant de rire, il ajouta : « Peut-être que les Tibétains "voient" vraiment,

et dans ce cas ils ont pu se rendre compte que ce qu'ils voient n'a absolument aucun sens, donc ils écrivent ce tas de sornettes parce qu'il n'avait pour eux aucune importance. Et dans ce cas ce qu'ils ont écrit n'est pas du tout un tas de sornettes »... « La mort n'est rien : elle est là, et cependant elle n'est pas là du tout. »

La mort est omniprésente dans un univers terrible et effrayant : elle est derrière chaque chose, discrète, omnipotente et évanescence. « Seule dit Don Juan, l'idée de la mort détache suffisamment l'homme au point de le rendre incapable de s'abandonner à quoi que ce soit. Seule l'idée de la mort détache suffisamment l'homme au point qu'il ne peut plus considérer qu'il se prive de quelque chose. Un homme de cette sorte ne désire, malgré tout, absolument rien, car il a acquis un appétit silencieux pour la vie et toutes les choses de la vie. Il sait que la mort le traque, qu'elle ne lui laissera pas le temps de se cramponner à quoi que ce soit ; donc, sans en ressentir un désir obsédant, il essaie la totalité de toutes choses. »

Ainsi, ses décisions sont « irrévocables » ; on peut dire de cet homme que « c'est un guerrier, qu'il a acquis la patience ».

Le sentiment de la mort fait agir avec la perfection et le détachement d'un homme qui ne croit en rien, qui ne convoite rien, dont tout le plaisir est de n'avoir rien à gagner, rien à perdre.

10) CROIRE ET DEVOIR CROIRE

Croire, c'est accorder de l'importance. Croire en la représentation du monde, ou en Dieu, ou en n'importe quoi (peu importe l'objet, l'acte de croire seul importe), c'est se laisser aller, « piéger » par une séduction fallacieuse.

C'est pour cela que le guerrier n'a aucune croyance, et que l'homme ne devient guerrier que lorsqu'il a banni toute croyance. L'athéisme n'est qu'une plaisanterie, car c'est une croyance tout aussi absurde que le théisme. L'univers étant mystérieux, absolument inconnaissable, aucune représentation ne peut être accréditée, pas même celle des Sorciers, comme nous le verrons plus loin. La croyance est un laisser-aller à quelque représentation, donc disponibilité. Le guerrier étant indisponible ne peut croire, et pour se rendre indisponible à ses semblables, il ne croit pas. C'est alors qu'il se rend disponible au Pouvoir, qui est le mystère total.

On pourrait objecter que le guerrier croit au moins que l'univers est mystérieux et que c'est le pouvoir qu'il chasse et qui le chasse. Nous répondrons que pour parvenir à cette évidence, il doit avoir supprimé l'importance de sa raison, et donc ne plus croire en rien de précis. Aucune définition ne doit avoir prise sur lui. Aussi le guerrier ne croit pas, mais il « DOIT CROIRE ».

C'est à Mexico, peu avant l'initiation définitive, que Don Juan introduit cette distinction fondamentale. Carlos Castenada lui raconte l'histoire de deux chats

qu'une de ses amies voulait faire piquer. Alors qu'elle en menait un au dispensaire, l'autre se sauva. Et Carlos Castenada s'identifia à ce chat domestiqué, qui avait recouvré son « esprit », son instinct de chat. Don Juan lui dit que « devoir croire » implique qu'il se serve de tout ce qui s'est passé », c'est-à-dire que Carlos Castenada prenne en considération l'histoire de l'autre chat, celui qui est allé, confiant, à la mort. « En tant que guerrier, tu ne peux simplement croire à quelque chose, sans plus... un guerrier considère toutes les possibilités, et puis il choisit de croire selon sa « PREDILECTION la plus profonde ».

Ainsi, Carlos Castenada, en tant que guerrier, « DOIT croire que non seulement le chat s'est sauvé mais qu'en outre il a entretenu son pouvoir ». Et Don Juan ajoute : « Disons que sans cette croyance, tu n'as rien. »

Ainsi, on peut dire que « croire » et « devoir croire » sont deux attitudes opposées. L'homme ordinaire croit, subit, sans jamais exprimer sa prédilection ; il ne choisit pas de croire ; ça lui est en fait imposé. Il croit à la description du monde dictée, et de cette croyance, naît la notion de « réalité ». Le monde des sorciers noirs suscite, impose, et exige la croyance. Comme la non-croyance en des dogmes rejette de l'église, la non-croyance en la description du monde rejette de toute société. Et c'est ce que le guerrier recherche. La croyance est ainsi la sollicitation d'un « confort » aveugle : un guerrier ne peut se persuader par une « autosuggestion » quelconque ; c'est un grave laisser-aller. L'optimisme ne peut entrer dans son monde. On pourrait même dire qu'il est fondamentalement pessimiste, mais jusqu'à un certain point : le chat a bien pu mourir rapidement, de faim ou dévoré par les rats ; Carlos Castenada peut bien, en poursuivant son initiation, aller insouciant à la mort, comme l'autre chat. Tout peut être mort, piège et duperie ; l'univers est effrayant, et jamais le guerrier ne s'installe dans un confort quelconque, confort qui le livre pieds et poings liés à la mort non choisie. Toutes les manifestations sociales, qui sont autant de « prestiges », de pièges, ne peuvent solliciter le guerrier. Sa lucidité perce immédiatement l'enveloppe mensongère du monde des sorciers noirs. Et cependant, il agit ; il doit bannir toute hésitation. C'est pour cela qu'il « doit croire », c'est-à-dire exprimer sa prédilection la plus profonde. Croire est un acte rationnel et sentimental, « devoir croire » jaillit de la Volonté. Le guerrier a supprimé toute raison de croire : il exprime ainsi sa préférence et la laisse jaillir de lui-même. Devant sa mort imminente, dont il ne prend conscience que lorsqu'il se refuse à se laisser aller, le meilleur de lui-même se révèle à lui, le fait agir sans aucune hésitation, en toute certitude. Car le guerrier « ne lit pas sa certitude sur le visage de ses voisins ». L'homme ordinaire, lui, n'est « certain » que lorsqu'une opinion « générale » le lui confirme. Ce qu'il peut penser, dire, faire, ce sont ses semblables qui le lui dictent. L'affolement le saisit si ce support fait défaut ; alors, « il change d'opinion », il se rallie. Même si son attitude est « originale » il faut que sa raison, rameau de la « Raison » de la société, l'approuve et il recherche toujours l'assentiment de quelqu'un : le guerrier s'en moque.

Même après dix ans d'apprentissage, Carlos Castenada ne peut « accepter » les actes des sorciers, puisqu'il est trop accoutumé à une autre représentation : il s'accroche à sa raison « comme un prêtre à son crucifix », et celle-ci est difficile à vaincre. Elle est la marâtre dans les bras de laquelle l'homme vient se réfugier, malgré les mauvais traitements qu'il en a subis, quand le monde merveilleux et sans fond de la liberté se révèle à lui. Le sorcier, traqué par sa mort et son effrayante lucidité, refusant de se raccrocher à rien, n'a que le loisir d'agir sans référence, sans rien croire, comme un homme réduit à son instinct qui doit sauver sa vie. « Tu verras de quoi nous sommes capables quand nous sommes au pied du mur », lui dit Don Juan. Tout l'apprentissage de Carlos Castenada consiste à « être parqué dans un corral » avec une seule porte de sortie. Toutes les issues sont fermées, sauf une, celle du Pouvoir. C'est ainsi que le guerrier ne croit en rien, mais « doit croire ».

La « non-croyance » le fait agir avec une « rare distance » : « Il faut que tu effaces tout au tour de toi jusqu'à ce que plus rien n'ait aucune certitude, aucune réalité (16). » Et Don Juan félicite Carlos Castenada pour l'un de ses « exploits » de guerrier : « Tu as conservé un contrôle et une distance rares, comme le doivent les guerriers ; tu ne croyais rien, mais tu as quand même agi avec efficacité. » En fait, ne pas croire, c'est se contrôler ; pour être efficace, eu égard au pouvoir, il ne faut pas croire à ce que l'on fait, pour ne pas endormir notre vigilance.

Alors que le « sectaire », confronté à l'inhabituel fait comme si rien ne s'était passé, que l'homme « zélé » accepte n'importe quoi selon les apparences et que « l'imbécile », ne pouvant accepter ni négliger, est obsédé, « un guerrier, dit Don Juan, agit comme si rien n'était arrivé, parce qu'il ne croit en rien, quoiqu'il accepte les choses telles qu'elles se présentent. Il accepte sans accepter, et il néglige sans négliger. Il n'a pas le sentiment de savoir, mais il ne se sent pas non plus comme si rien n'était arrivé. Il agit comme s'il contrôlait la situation, même s'il tremble dans ses souliers. D'agir ainsi fait disparaître l'obsession ».

Et dans le guerrier, l'« incroyant » radical, doit jaillir ce « devoir croire » plus fort que toute croyance : « que le monde est mystérieux et insondable ». « Voilà l'expression de la prédilection la plus profonde du guerrier. Sans cela, il ne lui reste rien. »

Par l'incroyance, s'est effondré le monde familier, confortable et domestiqué, pour que jaillisse le monde mystérieux et insondable, effrayant et magnifique. Devoir croire est ainsi la seule certitude qu'ait le guerrier, qui ne la mérite que lorsque sur elle il a misé toute sa vie, sans possibilité de retrait ni de variation. On peut bien croire ou bien ne pas croire en Dieu ou en quelque chose comme ça, puisque nous avons des notions interchangeables à l'intérieur du cadre rationnel. Mais devoir croire est une opération vitale, devant laquelle la raison doit céder. La prédilection la plus profonde est le contraire du laisser-aller, du « penchant naturel », elle est le seul véritable choix - non pas de l'ordre du désir, mais de celui

de la « volonté ».

Certains guerriers, dit Don Juan, cherchent la mort : le détachement et l'indifférence étant absolus, le guerrier soit meurt, soit agit comme s'il était mort, puisqu'il ne désire plus rien. Mais si la mort est choisie, elle est nécessairement sa prédilection la plus intime. Mais par contre, jamais un guerrier n'est « nihiliste », puisqu'il n'a rien à reprocher à aucun état de fait. Le nihilisme est en fait la réaction sentimentale de gens qui s'imaginaient que le monde avait une explication, et qui, n'étant plus satisfaits de cette explication, tombent dans le désespoir. Ce ne sont que des enfants qui ne peuvent se consoler d'avoir découvert que le Père Noël n'existe pas et que les grandes personnes sont méchantes.

Jamais le guerrier ne se complait dans l'amertume, comme d'ailleurs il ne se complait jamais dans la joie : « crever de joie est la façon la plus minable de mourir ».

Pour le guerrier, tout ce que font les hommes n'est que folie.

11)1/4 FOLIE CONTROLÉE

« Le guerrier traite le monde comme un mystère sans borne et ce que font les gens comme une folie sans nom. »

Tous les actes des hommes sont folie, ou plutôt sont perçus comme folie par ceux qui ne croient plus au « sens » des actes ordonnés par la raison. Les hommes agissent selon des règles qu'ils jugent « normales » dans des buts qu'ils estiment nécessaires, justes, bons, et appellent folie les comportements extra-rationnels. Devenir fou, c'est perdre la raison. Or, l'usage de la raison aussi n'est que folie : cette « normalité », la raison tout entière, l'explication rationnelle des choses n'est que folie. Les actes et la vie des hommes ne signifient proprement rien : les gens passent leur vie à vieillir, et leur vie, malgré les credos illusoireaux auxquels ils se raccrochent, ne signifie rien ni pour eux, ni pour personne.

Les actes des hommes ordinaires ne sont que « bruit et fureur », comme l'a dit Shakespeare. Le dramaturge a eu aussi cette intuition que le « monde » n'est qu'un théâtre, et les hommes des acteurs. Le guerrier ne perçoit pas les choses autrement. Ses actes aussi sont folie, mais, comme il n'y croit pas, c'est une folie « contrôlée ».

C'est « avec tout le monde » que Don Juan se sert de sa « folie contrôlée » ; tout ce qu'il fait est « folie contrôlée », ce qui ne veut pas dire qu'il n'est pas « sincère », mais que « ses actes sont seulement ceux d'un acteur ». « Pour moi, dit-il, il n'y a pas une seule chose qui soit importante, pas plus mes actes que les actes de n'importe qui de mes semblables. Malgré cela, je continue à vivre parce que c'est ma volonté... Ma volonté contrôle la folie de ma vie. »

Le guerrier qui a asséché l'importance des choses, s'il choisit de vivre, ne peut

que considérer cela comme folie ; mais comme il exerce un choix, que sa volonté dirige, sa folie est contrôlée. L'homme qui est sous le contrôle de sa raison ne se contrôle pas, c'est pourquoi sa folie n'est pas « contrôlée », et que son côté sinistre ne peut guère être contrebalancé que par son côté amusant : l'homme ordinaire ne croit pas qu'il est fou ; ses actes sont diablement sérieux ! Le guerrier choisit d'agir, il doit y croire sans y croire, comme nous l'avons vu. Son acte est purement gratuit, et il sait que tous les actes prétendument sérieux sont aussi gratuits. « Tes actes, dit Don Juan, ainsi que, d'une manière générale, ceux de tes semblables, te semblent importants parce que tu as appris à penser qu'ils sont importants. »

Oui, mais alors, il faut bien s'accrocher à quelque chose ! Comme nous l'avons vu, le guerrier ne s'accroche à rien ; il ne ressemble en rien à ces gens qui ont prétendu « accabler » leur génération en faisant le vide (quel vide illusoire ! et quelle perte de temps !) et qui, ayant pris de la bouteille, se raccrochent à quelque « mythe mobilisateur », ce qui prouve qu'ils sont restés des sorciers noirs désireux de croire, c'est-à-dire de manger la nourriture trafiquée de leurs semblables.

La folie contrôlée, c'est le devoir croire ; la folie non contrôlée, c'est la croyance. Une chose est importante quand on nous l'a dite, et solennellement, nous bêlons avec le troupeau : c'est le « il faut bien croire à quelque chose ». Mais AGIR de tout son être sans croire et sans attacher la moindre importance à ce que l'on fait, mais avec toute la perfection que donnent un parfait contrôle et un parfait abandon, c'est un acte d'aigle solitaire. C'est la seule façon désintéressée d'agir, et le guerrier doit agir « sans rien attendre en retour ». (Il va de soi, que ce « désintéressement » n'a rien à voir avec un acte « caritatif », qui donne « bonne conscience ».)

Et ce désintéressement est invulnérabilité, et plaisir sans borne. Si le mot « noblesse » a un sens, il ne peut signifier que cela.

« Mon rire, dit Don Juan, comme tout ce que je fais, est réel. Mais il s'agit aussi de folie contrôlée, parce qu'il est inutile. Il ne change rien et cependant je ris toujours. » « Rien n'étant plus important que n'importe quoi d'autre, un guerrier choisit n'importe quelle action et la réalise comme si elle lui importait. Sa folie contrôlée lui fait dire qu'il attache de l'importance à ce qu'il fait, le fait agir comme si chaque action en avait vraiment, et cependant il sait qu'elle n'en a pas. Ainsi, lorsqu'il a accompli ses actions il se sent en paix. Que ses actions aient été bonnes ou mauvaises, réussies ou non, ne le concerne en aucune façon. »

La folie contrôlée fait que le guerrier ne s'attache à rien : « Il aime ce qu'il veut, mais il se sert de sa folie contrôlée pour ne pas s'y intéresser... » « Aimer les gens ou se faire aimer d'eux n'est pas la seule chose qu'on puisse faire en tant qu'homme. » Cet « amour » dont on nous rebat les oreilles n'est qu'une forme de vampirisme. Aimer ce que l'on veut, et ne pas s'y attacher, c'est aussi ne pas attacher ce que l'on aime : c'est la façon la plus noble d'aimer. Le guerrier peut donner libre cours à ses sentiments à condition qu'il n'y croie pas, c'est-à-dire qu'il

ne s'y attache pas. Ceux-ci sont sa folie contrôlée, désir sans désir, et il passe à autre chose sans laisser la moindre trace.

Et Don Juan ajoute que sa folie contrôlée ne s'applique qu'à lui-même et à ses semblables. En somme, la folie contrôlée permet de passer « entre la folie de ses semblables » sans illusion, sans attachement, peut-être, dit Don Juan, « pour pouvoir toujours rire ».

(On trouve une intuition proche de cela, chez un écrivain comme Jacques Vacher : l'« amour », écrit-il, est la sensation de l' « inutilité théâtrale et sans joie de tout ». L'« amour » tel qu'il le ressent est autre chose que la « gaieté » bienveillante ou malveillante des sorciers noirs. C'est déjà une « vision » de la non-importance des choses.)

Le guerrier, n'appartenant plus au monde de ses semblables, choisit cependant de s'y exercer et en apparence agit comme eux. La seule différence, c'est qu'il équilibre son esprit en contrôlant sa folie, alors que les hommes en général meurent fous.

12) LE TEMPERAMENT DU GUERRIER

« Le tempérament du guerrier exige le contrôle de soi en même temps qu'un complet abandon de soi. »

Un guerrier ne peut se laisser prendre au dépourvu ; tout ce qu'il entreprend, il le fait stratégiquement ; le guerrier ne laisse rien au hasard : « Les chasseurs doivent être des hommes exceptionnellement en possession d'eux-mêmes. Ils laissent le moins possible de choses au hasard. »

Et cependant le guerrier, effaçant autour de lui toute certitude, ne sait absolument pas ce qui va se passer : « C'est une situation mystérieuse et passionnante. Personne ne sait d'où va sortir le lapin ; pas même nous. »

Don Juan ne fait que suivre les indications du pouvoir pour montrer la « juste voie » à Carlos Castaneda. Son « impeccabilité » le mettait en mesure de lire ce que décidait le pouvoir, mais il n'en savait rien à l'avance.

Ce qui guide le guerrier, c'est son « intention inflexible », dont non seulement rien ne peut le détourner, mais aussi qui peut détourner n'importe quoi. Cette « intention inflexible » est le « dessein » du guerrier.

Son dessein et son inflexibilité ne consistent pas à « s'accrocher à des choses qui n'existent que dans nos pensées ». Les « convictions » endorment et rendent timide. L'univers est mystérieux, et nous sommes aussi mystérieux que lui ; aussi le guerrier refuse toute explication ; il reste en alerte dans son monde, son seul monde, effrayant et incommensurable. Et sa décision, quand elle est prise devant sa mort, est irrévocable, puisque seules « les décisions d'un immortel peuvent s'annuler, faire l'objet d'un doute ».

L'absence de référence à un monde familier, la prise totale de responsabilité de l'homme qui refuse de se laisser aller, font que le guerrier combine le contrôle et l'abandon. Il ne peut céder à la panique, car ils ne se croit pas important, et il a confiance en lui, du moins en « son » pouvoir. La défiance radicale vis-à-vis du monde décrit est confiance en soi, en son « esprit d'homme » : tel est son « devoir croire ». Il doit se concentrer sur ses dons, sans la moindre vanité ni la moindre fausse modestie, puisque dans un monde où il est traqué par la mort, il n'a que faire de ces « scrupules » mondains.

Pour que Carlos Castaneda s'en persuade, et réalise cette combinaison importante, Don Juan le place devant une situation très périlleuse : la nuit, dans le désert, Carlos Castaneda est poursuivi par un puma. Il s'en tire très bien, et Don Juan le félicite : « Tu t'es abandonné jusqu'à un certain point et en même temps tu t'es contrôlé jusqu'à un certain point. Grimper sur cette paroi dans le noir exigeait que tu te prennes à bras le corps et que tu te laisses aller en même temps. C'est ce que je nomme le tempérament du guerrier. »

L'abandon et le contrôle sont la combinaison parfaite, dans l'action, de l'actif et du passif de l'inspiration et de l'expiration (Lin Tsi, maître Ch'an, incite ses apprentis à « tenir bon » et à « lâcher prise ») ; du calcul et de l'audace, de la défiance et de la confiance : la défiance crée le contrôle, la confiance l'abandon. Défiance envers le monde, confiance en soi : et « la confiance en soi du guerrier n'est pas celle de l'homme moyen : l'homme moyen est suspendu à ses semblables et le guerrier n'est suspendu qu'à lui-même. La confiance en soi fait que l'on est sûr des choses ». Le guerrier n'est nullement un être calculateur et pusillanime ; il n'est pas non plus téméraire et excessif. Il n'exerce son courage qu'à bon escient, semblable à un général qui réunit toutes les chances de son côté, et qui s'en remet pour la suite au destin. Le guerrier n'est jamais sûr de survivre, mais il fait tout dans ce but : non pas pour survivre comme un rat, pour encore bâfrer, mais comme un guerrier. Et si son destin est de mourir, il est prêt. Aussi ne peut-il se comporter en « gamin pleurnichant ». Il accepte toujours son sort quel qu'il soit. Il sait que « personne ne fait jamais rien à personne ». Lorsque Carlos Castaneda était poursuivi par le lion de montagne, il ne lui est jamais venu à l'esprit de se plaindre et de l'accuser. Don Juan lui dit qu'il doit agir de même avec ses semblables.

Dans un univers dont il ne sait rien et qui peut le broyer à tout moment, s'étant ouvert à des forces effrayantes, le guerrier n'a qu'une latitude : l'impeccabilité.

13) IMPECCABILITE

« Don Juan avait dit que la force régissant nos destinées est en dehors de nous-mêmes et n'a rien à faire avec nos actes ou notre volonté... étant donné mon impossibilité totale de maîtriser les forces qui décident de mon destin, ma seule liberté possible dans ce ravin consistait à nouer impeccablement mes lacets »,

raconte Carlos Castaneda ; ses lacets étaient dénoués, et il dut s'arrêter : un rocher dévalait la pente, et l'aurait écrasé s'il ne s'était pas arrêté. Mais Don Juan lui répond cela malgré tout, car une autre fois, le contraire pourrait se passer.

La seule liberté du guerrier est d'être impeccable. L'impeccabilité est la clef de l'enseignement de Don Juan. Il insiste sur ce que la liberté du guerrier consiste en cela, et en cela seul. Elle n'a donc rien à voir avec la liberté d'une feuille à la merci du vent, qui est celle de l'homme ordinaire. Celui-ci, parfaitement disponible à toute sottise, danse au son du violon de chacun, et ainsi s'estime libre. Et, goinfre insatiable, il estime que sa vie n'est jamais assez stupide.

Alors que le guerrier éprouve toutes choses en les maîtrisant, le sorcier noir se fait éprouver par les mille masques de la bêtise, et il en redemande. Puisque seul le Pouvoir, imprévisible et inconnaissable, dirige le guerrier, celui-ci doit s'y soumettre en toute lucidité, avec une maîtrise de soi parfaite : mais comme le moindre faux pas peut être la mort, il ne néglige rien, et se tient toujours prêt. L'absence totale de laisser-aller, c'est l'impeccabilité. « Un guerrier suit ce que lui dicte le pouvoir. »

Et pour lire ce que lui dicte le pouvoir, il doit être humble, sûr de lui, et suffisamment rapide. L'interprétation n'est pas affaire de lexique : c'est en lui-même qu'il doit trouver le sentiment approprié. La moindre tache de vanité pourrait le mener à sa perte irrémédiable. Son humilité fait qu'il est « sûr de ses propres sentiments ». L'homme simple, - la « nature originelle » de l'homme -est infailible, puisqu'il n'est pas séparé de l'univers même, dans son essence mystérieuse. Et la lutte constante du guerrier doit avoir pour objet cette simplicité ; le guerrier nettoie sans cesse son miroir, afin qu'aucun reflet ne soit gauchi.

Le guerrier, totalement libre à l'égard de « ce que font les hommes », n'obéit à aucun de leurs impératifs, ne tombe dans aucune de leurs « séductions » qui sont le plus souvent des séductions inconscientes ; piégés eux-mêmes sans le savoir, ils piègent à leur tour, « avec les meilleures intentions du monde ». « Le guerrier cherche à être impeccable à ses propres yeux et appelle cela humilité. » Carlos Castaneda dit à Don Juan que ses parents toute leur vie récriminèrent contre le clergé, coupable, à leurs yeux, de tenir les hommes dans l'ignorance. Don Juan lui répondit : « Peu importe ce que dit ou ce que fait tel ou tel. Tu dois être, toi, un homme impeccable. Le combat se situe exactement là, dans ta poitrine. » Et il ajouta : « Si ton grand-père et ton père avaient essayé d'être des guerriers impeccables, ils n'auraient pas de temps pour des combats mesquins. Il nous faut tout le temps et toute l'énergie dont nous disposons pour conquérir l'idiotie en nous. Et c'est ce qui compte. Le reste n'a aucune importance. Rien de ce que ton grand-père ou ton père t'ont dit sur l'église ne leur a donné de bien-être. Etre un guerrier impeccable, en revanche, te donnera vitalité, jeunesse et pouvoir. Alors, il vaut mieux que tu choisisses sagement. »

Ainsi, le guerrier ne peut se perdre en récriminations ; il ne peut gaspiller son

pouvoir en des combats mesquins. S'il doit savoir que ses semblables se perdent en mesquineries, ce n'est pas pour être mesquin, mais pour traquer en lui la mesquinerie. Que tel ou tel vive ainsi, qu'importe ! Personne ne fait rien à personne : livrer des combats de ce genre, c'est se rendre disponible. Se rendre indisponible, c'est être impeccable en soi-même : c'est livrer son combat, conquérir jeunesse et pouvoir, et non vieillir et périliter par de vaines escarmouches. Le seul moyen d'éviter les pièges des sorciers noirs, c'est de ne pas faire comme eux, donc de ne pas livrer les combats qu'ils sollicitent, pour entretenir leur monde. Aucune querelle ne vaut qu'on l'épouse. De même, le guerrier doit être persuadé qu'il ne peut « aider » personne, ni un guerrier ni un homme ordinaire : « Votre dessein est d'être impeccable vous-même et de ne pas dire un mot. » Il doit accepter les gens tels qu'ils sont, et ne pas intervenir dans leur existence, car les desseins du pouvoir sont hors de son atteinte, et toute tentative d'« aide » n'est qu'un désir de rendre les autres semblables à soi-même, ce qui est la « morale » des sorciers noirs. Le guerrier ne peut en rien être « humaniste » (= vampire).

Le guerrier n'a qu'un dessein : le pouvoir et qu'un moyen : l'impeccabilité, sans quoi son pouvoir périlite : « ... Le guerrier est prisonnier du pouvoir ; un prisonnier qui n'a qu'un libre choix : agir comme un guerrier impeccable ou bien comme un crétin. En dernière instance, je dirais que le guerrier n'est pas le prisonnier du pouvoir, mais son esclave parce que, à la vérité, le choix n'en est pas un pour lui. Genaro ne peut agir qu'en guerrier impeccable. S'il agissait comme un crétin, il se viderait, et ce serait sa perte. »

Ainsi « le guerrier ne peut consacrer son temps qu'à être impeccable : tout le reste épuise son pouvoir, alors que l'impeccabilité le nourrit ».

Et celle-ci « consiste à faire de son mieux, chaque fois qu'on s'engage dans quelque chose ».

Et son mieux, comme nous l'avons vu, ne peut être que le fruit de cette prise de conscience de notre mort imminente.

« Quand tu agis comme si tu étais un être immortel ayant tout son temps, tu n'es pas impeccable ; à ce moment-là, tu devrais te retourner, regarder autour de toi, et tu réaliserais que ton sentiment d'avoir du temps est idiot. Il n'y a pas de survivant sur terre ! »

14) CONCLUSION : LE CHEMIN QUI A DU CŒUR

« Etre un guerrier, ce n'est pas simplement une affaire de désir : c'est le combat de toute une vie. »

Plus le guerrier marche sur le chemin de la connaissance, moins il peut se permettre de faire de faux pas. Son impeccabilité n'est pas affaire de propédeutique : c'est ce qui caractérise son genre de vie. Plus le guerrier est en

contact avec des forces effrayantes et fatales, plus il doit se montrer impeccable.

« Un homme qui s'engage sur le chemin de la sorcellerie se rend compte qu'il a pour toujours délaissé la vie ordinaire, que la connaissance est en effet une chose effrayante, que les moyens du monde ordinaire ne constituent plus pour lui des garde fous, et qu'il doit adopter un mode de vie nouveau s'il veut survivre. »

Son seul choix est alors de devenir guerrier, prisonnier du pouvoir, et il n'a pour défense que l'impeccabilité.

« Sans la conscience de la mort, il ne serait qu'un homme ordinaire impliqué dans des actes ordinaires. Il n'aurait pas la puissance et la concentration indispensables pour transformer son temps ordinaire sur terre en pouvoir magique. »

La « pierre philosophale » du guerrier est ainsi la mort, car il s'agit pour lui de transformer le plomb de la vie quotidienne en or magique. Certes, ce n'est pas la « nature des choses » qui change. Ce qui change, c'est la perception de l'homme : ce sont ses « idées sur lui-même ». Les choses n'ont pas de « nature » connaissable : il n'y a que des représentations, et hors de cela, mystère : on peut dire simplement que l'essence des choses est mystère, restera toujours mystère. La « magie » ouvre ainsi un monde que seules les bornes mesquines de la raison tiennent enclos. Lorsque la barrière est ôtée, tout est possible, et la raison ne peut plus rien prévoir (Ce qui fait que le guerrier est toujours prêt, puisque fluide, n'attendant rien de particulier). La causalité, le principe de non-contradiction, l'unité substantielle, etc., tout cela disparaît avec la dictature de la pensée ; c'est alors que la perception contredit la pensée, et que le guerrier doit opter pour la perception, honnêtement, et ne pas rester malhonnêtement accroché à ses pensées, qui ne sont jamais « actuelles ».

« Mais, continue Don Juan, se soucier en permanence de la mort contraindrait tout homme à se concentrer sur soi, et cela serait débilitant. Donc la seconde chose dont on a besoin pour être un guerrier est le détachement. L'idée de la mort, au lieu de tourner à l'obsession, devient indifférence. » Et ce détachement n'est pas celui d'un « ermite », car cela impliquerait « l'abandon volontaire de soi-même ».

Un homme qui est détaché n'a pas l'impression de se priver de quelque chose. Et cela, seule la prise de conscience de la mort le permet.

Les méthodes « ascétiques » recommandées sous toutes les latitudes et toutes les longitudes n'ont rien à voir avec le comportement du guerrier. Se priver de quelque chose, s'abstenir, n'est pas seulement mesquin : mais c'est aussi accorder de l'importance à ce dont on se prive : cela ne peut conduire, ainsi que le prouvent les résultats, au véritable détachement. C'est au contraire une « méthode » artificielle, entachée de moralisme, de gens qui s'imaginent qu'il y a un « monde » à quitter : ce monde, selon eux, est donc réel et substantiel; ils croient en choisir un autre, voilà tout. Le guerrier ne peut se contenter de tels subterfuges. Une

attitude moralisante ne peut lui convenir ; il ne peut se calfeutrer dans un enclos pour réaliser une quelconque « vocation » sociale qu'il appelle « sacrée ». C'est la totalité de soi-même qu'il doit conquérir, et non une enveloppe desséchée qu'il doit laisser sur la terre, en « holocauste » à je ne sais quel démiurge sanguinaire. Un ermite ou un moine sont encore attachés à leur condition, et peut-être plus encore que la plupart des autres hommes. C'est en lui-même que le guerrier doit se détacher, et sur lui-même qu'il doit s'appuyer : « Un homme détaché, homme qui sait qu'il n'a pas la possibilité d'éviter la mort, n'a qu'une seule chose sur laquelle il puisse s'appuyer : le pouvoir de ses décisions. Il doit être, pour ainsi dire, le maître de ses choix. Il doit clairement comprendre que son choix dépend de lui seul et qu'une fois fait, il n'y a pas de temps pour le regret ou les lamentations. »

Le guerrier ne peut conformer son attitude aux impératifs d'une morale quelconque, puisqu'agir ainsi, c'est se reposer sur quelque chose d'autre, combattre les combats d'étrangers. C'est l'imminence de sa mort qui lui donne la juste voie ; cette prédilection qui ne peut le tromper, puisque choisie en toute humilité.

Lorsqu'on devient son seul juge, toute vanité doit cesser ; et toute vanité doit cesser lorsque de notre choix dépend notre vie. L'homme « religieux » qui dépend d'une opinion générale peut se perdre en arguties ou en mortifications ; cela ne lui coûte rien, dans le cadre où il s'est placé. Le guerrier ne peut user son pouvoir de cette façon. S'il y a une infinité de représentations, il n'y a qu'un monde : les sollicitations d'un « autre monde » métaphysique légitimé par la « Justice » ou d'autres fariboles ne peuvent le concerner. Son maître n'est pas un dieu anthropomorphe, son exemple ne vient pas d'autres hommes. Son maître est le pouvoir mystérieux et effrayant, et c'est en lui-même, acculé à sa mort, qu'il trouve la juste décision, celle qui lui permet de survivre en accumulant du pouvoir.

Ainsi, « la connaissance de la mort le rend détaché et silencieusement robuste ». Le but du guerrier n'est donc pas le malheur, la mortification en réparation d'offenses illusoires à un dieu inexistant. Le but du guerrier est le bonheur, même si celui-ci a une tout autre signification que pour l'homme ordinaire ; ce n'est pas un bonheur de lapin dans un clapier, mais un bonheur d'aigle au-dessus des montagnes.

« On doit toujours choisir le chemin qui a du cœur, dit Don Juan, de manière à être toujours au mieux de soi-même, peut-être pour pouvoir toujours rire. » Il dit qu'un des aspects de sa folie contrôlée est le rire. Il rit toujours, bien que cela soit inutile. Il pourrait certes pleurer, mais il préfère le rire, « meilleur pour lui que les pleurs ».

Carlos Castaneda a placé en exergue à son premier livre cette phrase de Don Juan :

« Pour moi, seulement parcourir les chemins qui ont du cœur, n'importe quel

chemin qui ait du cœur. C'est ce que je parcours, et la seule épreuve valable est de le traverser dans toute sa longueur. Et là je le parcours regardant, regardant, le souffle coupé. » Ainsi, la vie du guerrier, c'est essentiellement parcourir un « chemin qui a du cœur », un chemin que l'on prend plaisir à parcourir dans tous les sens. On comprend cet « étrange et brûlant bonheur » à quitter le monde des hommes ordinaires, « chemin sans cœur », pour un chemin qui ait du cœur. Ce chemin, comme tous les chemins, ne mène nulle part. Le plaisir est dans le parcours, et le but est inexistant. La question que se pose le guerrier est : « Ce chemin a-t-il du cœur ? » et il ne doit le cheminer que « libre de peur et d'ambition ».

Avant de devenir sorcier, dit Don Juan, je trouvais déjà ma vie trop longue ; maintenant, je n'aurai jamais le temps de voir tout ce que je veux. Aussi le guerrier, s'il est seul, n'est pas solitaire. Don Genaro, « benefactor » de Carlos Castaneda, lui montre cela avant l'initiation définitive : « La vie d'un guerrier ne peut-être froide, solitaire et dénuée de sentiment, parce qu'elle est fondée sur l'affection, la dévotion, le dévouement pour ceux qu'il aime. » Et Don Juan ajoute : « L'amour de Genaro est le monde qui nous entoure... La terre sait que Genaro l'aime, et elle lui accorde sa protection. Voilà pourquoi la vie de Genaro est remplie à ras bord et pourquoi sa situation, où qu'il aille, sera toujours comblée. Genaro se promène dans les sentiers de son amour, et, où il se trouve, il est satisfait... Voilà la prédilection de deux guerriers. Cette terre, ce monde. Il n'y a pas d'amour plus grand pour un guerrier. La tristesse n'appartient qu'à ceux qui détestent ce qui les abrite. »

Le guerrier vit impeccable pour parcourir ce « chemin qui a du cœur ». Le combat et la solitude n'en font pas un homme dur et triste.

« A tous moments, dit Don Juan, un guerrier doit donner des marques d'amitié. »

L'homme choisit au contraire d'être guerrier pour éviter d'être un homme « pour qui la vie entière a été comme un après-midi de dimanche, un après-midi pas tout à fait malheureux, mais chaud, lourd, et désagréable. Il a sué et s'est beaucoup tracassé. Il ne savait où aller ni que faire. Cet après-midi ne lui a laissé que le souvenir de petites contrariétés et de beaucoup d'ennui, puis il s'est achevé brusquement : c'était déjà la nuit ».

CHAPITRE II

STOPPER LE MONDE**1) LES PLANTES**

Carlos Castaneda était parti à la recherche d'un enseignement sur les plantes « hallucinogènes » : il l'a en quelque sorte obtenu, et bien au-delà de ses espérances, puisque le résultat de cette démarche a été pour lui l'apprentissage de la « Sorcellerie », le Pouvoir. Don Juan refusa longtemps de rien lui dire au sujet des plantes, sinon, au sujet de toutes les plantes, « qu'elles sont en vie et sont sensibles ».

« Peut-être n'y a-t-il rien à apprendre sur les plantes, puisqu'il n'y a rien à dire à leur propos ». Au bout d'un certain temps, il accepte de tout lui enseigner sur le « Peyotl » (qu'il refuse d'appeler ainsi : il le nomme « Mescalito »), une fois sûr que Carlos Castaneda a assez de force pour le rencontrer « face à face ». Carlos Castaneda doit être « prêt », ce qui ne signifie pas qu'il se « prépare », mais qu'il attend simplement que ses doutes soient dissipés, car Mescalito exige une grande « résolution ».

Carlos Castaneda rencontre alors Mescalito : c'est une entité vivante, un conseiller qui enseigne la juste façon de vivre.

Don Juan lui présente deux autres plantes, deux plantes-pouvoir : « l'herbe du diable » et « la petite fumée », en argot scientifique le « datura » et (peut-être) « le psylocibe mexicana ». Il va de soi que, de même que pour Mescalito, l'enseignement est direct, c'est-à-dire que selon la juste règle ordonnée par le maître, Carlos Castaneda les consomme. Parler des plantes sans les consommer, sans les fumer (ou se faire fumer par elles) est mesquin, idiot, inutile, pour tout dire universitaire.

La différence entre les deux « plantes-pouvoir », c'est que la première est « comme une femme », et accorde une puissance superflue, tandis que la seconde est « comme un homme » et amicale. Comme une femme, l'« herbe du diable » est possessive, elle infuse à l'homme puissance, ardeur, et imprévisibilité. Don Juan préfère le second, « humito », qui jamais ne fait de l'homme son esclave. La première peut retenir l'homme : « Celui qui connaît vraiment l'herbe du diable devient dévoré de désir. »

Grâce à la petite fumée, Carlos Castaneda apprend à se déplacer dans l'eau. « Humito » « délivre du corps » et permet de devenir libre, de « passer au travers

des choses », mais les plantes « détériorent le corps ».

Nous pensons cependant que ce n'est pas pour cela que les chefs sorciers noirs interdisent la « drogue », puisque tout ce qui peut nuire à l'homme est scrupuleusement ordonné par leurs soins. Ils préfèrent abrutir les populations avec l'alcool, ou les discours politiques et culturels relevant de la plus haute imbecilité - surtout les peuples ayant eu le plus grand art de vivre, comme les Amérindiens et les Celtes, les peuples vaincus, à cause de leurs qualités mêmes — plutôt que de répandre une pratique qui pourrait changer la vision du monde de plusieurs. Leur but est, comme lorsqu'ils exterminèrent les Indiens autant par l'alcool que par la poudre et leur morale bêtifiante, de retenir dans l'esclavage les populations qu'ils administrent. Mais comment leur en vouloir, quand on sait qu'ils sont eux-mêmes les plus illusionnés ? Il faut échapper à leur emprise, voilà tout.

Quand plus tard Carlos Castaneda demanda à Don Juan pourquoi il l'avait fait fumer, celui-ci lui répondit : « parce que tu es bouché ». Les plantes sont le coup de pouce nécessaire pour ébranler le débutant, quand il ne peut agir « à partir des recommandations du maître ».

Ce que recherche donc le maître, dans les plantes, ce n'est pas de donner à l'apprenti des « pouvoirs » au sens vulgaire du terme — encore moins des sensations agréables, comme les « voyageurs du L.S.D. », que Carlos Castaneda appelle « des enfants qui ne savent pas ce qu'ils font ». « Les découvertes du guerrier se font en toute lucidité. »

Ce que recherche le maître, c'est à arrêter la représentation du monde, c'est-à-dire le « dialogue intérieur ».

2) ARRETER LE DIALOGUE INTERIEUR

« Les choses ne sont réelles que quand on a appris à accepter leur réalité. »

Le monde, qui n'est qu'une représentation, se maintient par le dialogue intérieur. Sans cesse, nous nous parlons à nous-mêmes, entretenant ainsi notre représentation, celle que nous avons apprise : « Pour Don Juan, la réalité de notre vie quotidienne réside en un continuuel flot d'interprétations perceptuelles que nous, ceux qui partagent une adhésion spécifique, avons appris à faire. »

Ainsi, le « monde » n'est qu'une simple représentation, qui devient description « puisque nous pensons à propos de tout », et que nous regardons comme nous pensons. La description qu'on nous a donnée devient ainsi perception lorsque nous y prêtons attention, et notre attention est toujours dirigée vers elle. L'attention est la clef de toutes choses. « Ce rocher, sur lequel nous sommes assis, est un rocher parce que nous avons été contraints à lui accorder notre attention en tant que rocher. » Le rocher est « ainsi », et perçu ordinairement par tous de la même façon, parce que tous nous lui prêtons le même genre d'attention, et cette

attention dépend de la description qui nous a été donnée.

La mémoire est ainsi évidemment l'autre clef de la perception : nous ne faisons que nous souvenir, nos perceptions ne sont que souvenirs, et notre mémoire est sélective. Nous prêtons uniquement attention aux choses qui entrent dans la description apprise c'est-à-dire nous censurons spontanément nos sensations -, description à laquelle nous ajoutons spontanément foi, n'ayant aucun moyen, avant d'aborder une autre description, de lui échapper. Et c'est le rôle de la raison de contraindre à interpréter le monde de façon étroite et sélective : elle constitue ainsi un « moule » par lequel nous « créons » l'univers.

Ainsi par rapport au monde immédiat, notre perception est toujours en défaut. Elle est très lente, relative et partielle. Or, comme nous le verrons, nous ne sommes que perception, et, en dernier lieu, attention. Les choses ne sont comme nous les croyons que parce que nous les croyons comme nous les pensons. Notre « a priori » est le fruit de notre servilité à l'égard de la description donnée (ce que montre involontairement de Bonald quand il dit que tout ce que l'homme sait relève de ce qu'on lui a appris ; Kant dit un peu la même chose, quand il enseigne que notre pensée, déductive des catégories « a priori » de la raison pure, ne peut être adéquate aux choses « en soi »). Le monde se conforme à la description que donne notre pensée : en outre, la « foi » nous fait défendre notre représentation et nous donne le sentiment erroné de « vérité » : ce qui constitue notre « faire ». « Ce rocher, dit Don Juan, est rocher à cause du "faire". » « Faire est ce qui rend ce rocher rocher et ce buisson buisson. » Ainsi, « le monde est le monde parce que tu connais le "faire" impliqué en le rendant tel. » « Sans ce "faire", rien ne serait plus familier pour nous. » « Faire » implique une série d'éléments qui permettent son fonctionnement. Si un élément vient à faire défaut, le « faire » s'écroule. C'est pourquoi la raison, et dans la société, des hommes spécialisés à la raison « infaillible », prennent grand soin de conserver tous les éléments en état de marche. Une faille, et le « faire », créateur de la structure, s'écroule. Cela s'appelle folie pour l'homme ordinaire. Mais pour le guerrier, le « faire » doit être détruit très méthodiquement, car son dessein n'est ni la « folie » ni la mort. Ainsi, la raison n'est pas à bannir en tant que « raison raisonnante » mais en tant qu'attention au seul monde ordinaire : elle ne doit pas être brisée, mais déplacée : son hégémonie doit cesser.

Tout l'enseignement des sorciers, dit Don Juan, amène à « stopper le monde », c'est-à-dire à arrêter le dialogue intérieur. « Stopper le monde », c'est une technique grâce à laquelle le monde tel que nous le connaissons doit s'écrouler. »

Le monde « stoppé », la représentation partielle n'a plus cours : c'est donc la totalité qui jaillit et la totalité du monde est appréhendée par la totalité de l'être : c'est là que le sorcier peut dire : « Je suis tout cela. » « Ce qu'il y a de plus difficile dans l'attitude du Sorcier, c'est de se rendre compte que le monde n'est qu'une sensation. » (Peut-être la logique des saurantikas est-elle proche de cet

enseignement : il n'y a pas de relation entre la sensation pure et le « flux mental » sans origine. Pour ces Bouddhistes, bien sûr, ce n'est pas un point de scolastique : il s'agit de favoriser la « sensation pure » qui est la voie du pouvoir.) Aussi Don Juan ne se soucie-t-il pas de savoir si Carlos Castaneda comprend ou non intellectuellement. Il « laisse son corps savoir ».

Le « faire » est ainsi un « faisceau de sentiments » qui s'assemble ; et dans le cas de la perception ordinaire, de la construction du monde d'après les catégories enseignées, il s'assemble toujours suivant le même mode. La raison ne fait que reproduire un ordre extérieur dont elle ne sait rien ; un ensemble de sentiments qu'elle ne fait que décrire, et ses « explications » sont forcément inadéquates, car la raison n'a pas elle-même de raison. La description se réfléchit elle-même : « Quand le monde ne s'adapte pas à nos pensées, nous l'adoptons quand même. » La raison « reflète un ordre » dont nous ne savons rien, et le guerrier parvient à « savoir » qu'« il n'y a rien à comprendre : les choses arrivent, c'est tout ». Tout ce que nous pouvons faire, c'est « décrire ». Même un philosophe pourrait s'en convaincre en s'apercevant que la « cause première n'est qu'un postulat, une exigence illusoire de sa raison, et finalement un tour de passe-passe assez misérable. Les Bouddhistes Zen savent bien qu'à l'affirmation « tout vient de Dieu », on doit répondre : « Et Dieu, d'où vient-il ? » Les choses s'appuient les unes sur les autres, ne sont que des corrélatifs : que l'une s'écroule, tout le reste suit.

La raison ne renonce pas facilement à son contrôle sur les choses : l'explication de n'importe quoi est une de ses ruses pour ne pas perdre son emprise.

Le rocher qui est rocher, donc, est « faire ». Il importe peu de se demander s'il est rocher en soi ou pour nous seulement : le monde des Sorciers n'est pas « dualiste » : il est perçu ainsi, parce que toute notre vie nous avons appris à « faire » le rocher, et il fait ainsi partie de notre perception. Observer l'ombre du rocher, dit Don Juan, c'est « ne pas faire », mais considérer que les ombres ne sont que des ombres, ce serait « faire ». « Il y a tellement plus, dit Don Juan, pour chaque chose au monde, qu'il doit y avoir nécessairement plus pour les ombres aussi. »

« Un homme de connaissance peut connaître l'état le plus intime d'un homme en observant son ombre. » Le guerrier choisit de contempler les aspects ordinairement négligés du monde, ceux que la raison ordonne de délaisser, parce qu'elle est ordonnée à une « utilité » qui est son « faire ».

De même, la raison s'occupe de vérité et l'homme ordinaire, au mot de « vérité », croit. S'il s'agit de « fausseté » il ne croit pas et « n'ose pas agir ». « Par contre dans les deux cas, le guerrier agit toujours. Si les choses sont dites vraies il agira de manière à faire. Si les choses sont dites fausses, il agira encore, mais de manière à "ne pas faire" (« Dans le domaine de la religion pure, il n'y a pas de confusion née de temps et d'espace, de bien ou mal. Tout ce que nous avons à

faire, c'est faire quelque chose, comme cela se présente... Quoi que ce soit, nous devrions le faire, même si c'est ne-pas-faire quelque chose (Shunryu Suzuki, « Esprit Zen, esprit neuf »). « La vérité est donc le monde de la raison ; la « fausseté », le monde ultra-rationnel.

Stopper le monde, c'est donc arrêter de le « faire », c'est-à-dire de le fabriquer sans cesse en se parlant à soi-même, en se disant toujours ce que sont les choses. C'est par conséquent annihiler le primat de la raison en se référant au corps, au « Sentiment » qui dit ce que sont les choses bien mieux que la raison ; c'est par conséquent faire écrouler la notion de « vérité » comme critère suprême. Rien ne repose sur rien, et le guerrier prend le contre-pied de l'attitude de l'homme ordinaire : il transforme le « faire » en « ne pas faire », le monde limité et mesquin en monde incommensurable et mystérieux.

Une des techniques qu'enseigne Don Juan pour « stopper le monde », est une marche spéciale, qui consiste à troubler sa vision en ne posant son regard sur rien de précis, et en prêtant attention à ses bras, en courbant ses doigts d'une façon inaccoutumée. La raison, ainsi saturée d'informations, doit renoncer à son contrôle. Ainsi « ne pas faire », « stopper le monde », c'est mettre la perception dans une impasse (Ainsi le « Koan » du Bouddhisme Zen a pour but de « stopper le monde ».). Quand la raison ne peut plus contrôler les informations, elle doit s'effacer. Donner une autre description que celle accoutumée, à laquelle l'apprenti adhère, aboutit à faire stopper le monde par celui-ci.

Se persuader d'un autre « faire », par exemple se dire qu'on est tout le contraire de ce qu'on a toujours pensé de nous-mêmes, c'est se rendre compte que les deux « faire » sont des mensonges, qu'ils sont irréels, et que prendre l'un d'eux pour articulation de la vie n'est qu'un gaspillage de temps, parce que la chose réelle est l'être qui doit mourir. Parvenir à cet être est le « ne pas faire » du « soi ». Ainsi, le « ne pas faire » est le seul moyen de parvenir au sentiment impérieux de notre propre mort. C'est ainsi que lorsque la « représentation ordinaire » s'effondre, le guerrier se révèle à lui-même.

Il va de soi que ce n'est pas une nouvelle « croyance ». La raison peut bien aisément « croire », c'est-à-dire, si elle se sent menacée de destruction, accorder du crédit, et ainsi intégrer le « ne pas faire » dans son « faire ». Mais « la raison se débine lorsqu'elle se trouve en dehors de ses étroites limites ». Le monde ne s'écroule que lorsque le guerrier est au pied du mur : ce pourquoi la stratégie du maître s'emploie à berner sa raison. « En lui présentant des situations impensables mais réelles, auxquelles l'apprenti ne peut faire face, il l'oblige à se rendre compte que sa raison aussi merveilleuse soit-elle, ne peut rendre compte de tout. » Ainsi, notre perception dépend de ce que nous nous attendons à voir, puisque la raison pose elle-même le problème, qui contient déjà la solution. Lorsque la perception est inattendue et n'entre dans aucun cadre prévu, la raison perd son contrôle. En d'autres termes, le monde se conforme à nos habitudes, et donc nous prenons nos

habitudes pour le monde. « Lorsqu'un guerrier parvient à interrompre son dialogue intérieur, tout devient possible ; les combinaisons les plus farfelues deviennent possibles. »

Don Juan dirige l'attention de Castaneda vers des techniques annexes devant mener à une seule chose : l'interruption du dialogue intérieur, l'effondrement de la description familière, donc le changement de direction de l'attention captée par la description qu'on nous a apprise, car si le maître dirigeait l'attention du guerrier sur la tâche essentielle, celui-ci n'y parviendrait pas, puisque la raison ruse toujours. Par exemple, il est impossible de s'égarer en prêtant attention aux étapes. S'égarer volontairement, c'est faire perdre ses routines à sa personnalité, son besoin de repères familiers ; cela demande donc une autre « volonté » que celle ordinaire : telle est celle du guerrier. Une autre technique importante donnée à l'apprenti est d'« agir sans croire, sans attendre la moindre récompense ». Don Juan et Don Genaro imposèrent à Castaneda des corvées « absurdes », pour que celui-ci cessât d'agir en accord avec le monde de ses semblables, donc de sa raison, ce qui revient à « ne pas faire ». Il s'agissait pour Don Juan de distraire l'attention de Castaneda ou de la capter : c'est ainsi qu'il déployait « l'art du traqueur », qui consiste à altérer les éléments du monde quotidien de son apprenti, jusqu'à ce que celui-ci « n'en sache plus les ficelles ». Le monde, privé ainsi de certains de ses éléments, devait cesser de fonctionner, et donc s'écrouler.

« Interrompre le dialogue intérieur » est la clef du monde des Sorciers, et le comportement du guerrier, ainsi que les « Plantes-Pouvoir », ont pour fonction de parvenir à cela.

CHAPITRE III

L'EXPLICATION DES SORCIERS

« Il n'y a rien à comprendre, comprendre est seulement une très mince affaire, absolument insignifiante. »

1) LE MONDE MAGIQUE

Le monde non pas « véritable » mais « qui a du cœur », doué de pouvoir, est « magique ». Cela signifie simplement qu'il n'est pas rationnel, donc qu'il est vivant. Une fois l'anthropocentrisme rationnel ôté, les choses apparaissent douées de pouvoir particulier, à traiter avec une délicatesse, une prudence spéciales. Le guerrier apprend d'abord à respecter toutes choses, y compris lui-même. Un homme qui se croit le centre du monde et qui contradictoirement obéit à n'importe quelle ineptie, rapporte tout à lui-même, c'est-à-dire à la société, à une représentation utilitaire, et saccage tout, c'est-à-dire humanise. Le guerrier doit combiner respect et peur car les choses sont magnifiques et mystérieuses et effrayantes, comme lui. Le guerrier respecte le monde parce qu'il se respecte. L'homme ordinaire est tout à la fois timide, brutal, insolent et indécis.

Et plus il est brutal, plus il s'estime libre et fort. Une civilisation de pantins grotesques a particulièrement répandu ce type. Cet homme vit dans un univers mort — il le tue avec sa représentation rationnelle -, et cela ne le distingue pas seulement du « monde des guerriers », mais aussi des hommes antérieurs à cette association de brigands qu'on appelle « civilisation ». Un film, intitulé « Little big man », évoque bien cela : un vieil Indien d'Amérique du Nord dit que pour eux, les « êtres humains », tout est vivant ; et il en conclut que les « visages pâles » sont fous, et les « visages pâles noirs » plus fous encore.

Au début de l'apprentissage, Don Juan incite Carlos Castaneda à « parler aux plantes » : « Peu importe ce que tu leur dis, si tu leur marques de l'affection. » Dans le désert, ils ne tuent que très peu d'animaux, le strict nécessaire pour leur alimentation, et s'excusent de leur ôter la vie. Ils assurent aux plantes qu'ils cueillent que leur corps à leur tour ira les nourrir. Le guerrier n'est pas plus important que n'importe quoi et c'est là son exploit de guerrier : il est mystère dans le mystère. Le guerrier peut lire les présages, les accords de l'univers, quand il a abandonné l'opinion « scientifique » qu'il se fait de chaque chose. « Ton opinion est de la merde, dit Don Juan à Carlos Castaneda, qui assure que le vent est affaire de haute et de basse pression. Au crépuscule, un chasseur sait qu'il n'y a pas de vent : il n'y a que du pouvoir. » Quand la raison renonce à son contrôle, tout

apparaît vivant, c'est-à-dire doué de pouvoir, égal, et magnifique. « Autour de nous tout est mystère, et les hommes ne valent pas mieux que n'importe quoi. »

Il est nécessaire qu'un guerrier puisse être en accord avec l'univers ; tout à ce moment lui « parle », plantes, vent, animaux, rochers, et même les objets artificiels.

Le guerrier qui devient contemplateur contemple les ombres des choses — leur « ne-pas-faire » — et les choses elles-mêmes, qui ont une couleur particulière, susceptible d'apprendre quelque chose au guerrier qui peut la « voir ». « Un chasseur de pouvoir observe tout, et chaque chose lui révèle un secret. »

Le monde perçu par le guerrier est donc infiniment plus vaste et plus libre que celui perçu par l'homme ordinaire : « Il y a tellement plus, dans chaque chose... » C'est pourquoi l'explication des sorciers, qui n'est certes qu'une explication, est beaucoup plus forte et mieux adaptée « aux merveilles qui nous entourent » que celle de l'homme ordinaire. L'homme ordinaire prend la petite partie que lui offre sa raison mesquine pour la totalité, mais le guerrier va, sans erreur, vers la totalité de lui-même ; il ne confond plus « le monde avec ce que font les gens ».

2) LA VOLONTE

Le monde ordinaire est tout à la fois créé et interprété par la raison. Le monde des sorciers est « créé » et interprété par la Volonté. La « Volonté » n'est pas la faculté scolastique qui a pour objet le « bien », ni un penchant naturel ou un laisser-aller quelconque. Nous ne voulons, ordinairement, que des choses que notre raison déclare désirables ; cette « volonté »-là dépend des forces de notre vie. La Volonté à laquelle se réfère Don Juan, la Volonté du Sorcier, « est une force qui émane de la région ombilicale, à travers une ouverture invisible au-dessous du nombril : la brèche ». Les yogis connaissent bien ce « centre ».

Ainsi, la « Volonté » se développe chez le guerrier en dépit de toute opposition de la raison ; c'est « une force plus totalisante que la raison ». C'est la force qui met le guerrier en relation avec le monde de la sorcellerie, avec le Pouvoir. Elle apparaît de façon inattendue, et permet soudain de réaliser quelque chose d'impensable pour la raison, sans justement que cela soit « voulu ».

Pour favoriser cela, l'apprenti emmagasine du « pouvoir personnel », en vivant comme un guerrier, et il doit discerner : « Il faut que tu distingues si ta description se fonde sur ta raison ou sur ta Volonté. Je sens que c'est là le seul moyen que tu as d'utiliser ton univers quotidien à la fois comme un défi, et un moyen d'accumuler suffisamment de pouvoir personnel pour parvenir à la totalité de toi-même. » L'apparition de cette nouvelle description permet de comparer, et de rejeter l'ancienne représentation comme relative et insuffisante. En fait, la Volonté n'apparaît que lorsque l'apprenti a emmagasiné suffisamment d'éléments d'une nouvelle description, non avec la raison, mais avec le corps.

Ainsi, « le monde fondé sur la raison transforme tout Ça en un événement, que nous pouvons observer pendant "n moment, au cours de notre route vers des horizons plus importants, tandis que « le monde fondé sur la Volonté transforme tout ça en un acte de pouvoir, que nous pouvons "voir" ».

La différence entre les deux opérations est remarquable : l'homme qui se fonde sur sa raison est naturellement « progressiste » et « téléologiste ». Il a des désirs, des buts et ne vit pas le moment présent. Sa vision préfabriquée du monde lui fait négliger chaque chose, qu'il ne considère que comme un « événement », éclipsé par des choses « importantes », à venir, qui n'existent que dans ses pensées. Le guerrier considère chaque chose comme un défi, comme un acte ultime car il va mourir, et comme un acte de pouvoir. Ainsi le guerrier vit stratégiquement. Il transforme toute chose en proie, tout acte en défi, et son monde en terrain de chasse (ce qui exclut toute « évasion écologique » : si notre monde est Paris, c'est à Paris que nous devons « chasser », et non reporter cela au mois d'août, en montagne). Et cependant il a un dessein. Ce dessein n'est donc pas un « but », une chose à atteindre par un « progrès » quelconque, une chose à venir qui fait apparaître celles présentes comme mineures, accidentelles, ou, au mieux, comme des maillons d'une chaîne qui, hélas, et nous l'ignorons souvent, est sans « fin », si ce n'est la mort.

Chaque chose, chaque acte, doit le combler, « compte » pour lui, car il n'y a pour lui ni bien ce qui suppose un mieux, ni mal. Seulement des défis. Aucun acte n'est plus important qu'un autre. Ainsi, n'importe quoi est pouvoir, peut être pouvoir, si nous savons l'appréhender. Le monde fondé sur la volonté ne se perd pas dans une représentation mesquine : c'est « hic » et « nunc » que le guerrier agit, sans plier le monde à ses pensées.

Ainsi le guerrier doit être « fluide » et « agir harmonieusement dans le monde qui l'entoure, que ce soit celui de la "raison" ou celui de la "volonté" », car pour lui la raison, si elle existe toujours, n'est plus prédominante.

Si la volonté jaillit soudainement, le guerrier doit apprendre à l'« accorder », à la mettre en veilleuse et à la régler, chaque fois qu'il le désire. C'est comme si sa volonté, qui provient de la région abdominale de son corps, n'était qu'une fibre lumineuse, qu'il pourrait diriger vers n'importe quel but concevable.

C'est avec sa « volonté », que Don Juan a « accroché » Castaneda. « Le regard dans l'œil droit n'est pas une façon de dévisager. C'est plutôt une façon violente de s'emparer de l'autre, à travers son œil. » Ainsi, la volonté est l'arme du traqueur, ce qui le lie au monde du pouvoir, et lui ouvre, à « volonté », le monde incommensurable des sorciers.

3) LA SORCELLERIE

« La Sorcellerie, c'est l'application de la Volonté à un joint clé. »

Telle est la définition stricte que Don Juan donne de la sorcellerie. Le sorcier est un homme qui est parvenu à « accorder » sa volonté et qui peut s'en servir à sa guise, et intervenir sur un élément d'un « faire », pour le neutraliser ou s'en emparer. « Un homme de connaissance pourrait lui-même s'accrocher au "faire" de tout le monde et produire des choses vraiment curieuses. »

Il va de soi qu'il n'est pas « néfaste », dans le sens où on l'entend pour condamner la sorcellerie, dans le christianisme. Il n'est pas « humain ». Surhumain simplement. Don Juan reproche d'ailleurs à Carlos Castaneda, lors d'une hésitation craintive de celui-ci, « d'avoir accordé sa sympathie aux sorciers noirs nos semblables », à la représentation desquels on ne peut échapper. Les sociétés qui vivent sous les critères rationalistes et moralistes judaïques sont-elles « bonnes » ? Elles tendent, mieux que toute société, à faire des prisonniers. La vie commune de tous les hommes, qui cherchent avant tout à se protéger, et qui par faiblesse font de leur « protecteur » - leur monde - un geôlier, répugne à la liberté. Ça, c'est compréhensible. Le Sorcier, le « brujo », « apporte à son apprenti "la liberté" ». Certes « la liberté est chère », et Don Juan conclut : « Crains ceux qui t'ont fait prisonnier, tes maîtres. » Cela suffit. Ceux qui sont suffisamment « bons » pour ne pas être intéressés par le « bien » ni par le « mal » peuvent comprendre aisément.

Et « lorsqu'un homme réalise enfin qu'il a suivi un chemin qui n'a pas de cœur, son chemin est déjà prêt à le détruire ». Le danger, le seul, vient du chemin sans cœur, celui qui prétend être le seul, le chemin de ronde d'une geôle. La façon dont le sorcier se sert de sa volonté est, dit Don Juan, inexplicable : « On ne peut décrire exactement ce que l'on fait. Il y a un déclic, quelque part au-dessous du ventre ; ce déclic a une direction et peut être orienté vers n'importe quel but. »

Mais ce que recherche le sorcier, ce n'est pas le pouvoir pour les pouvoirs. Il ne veut pas en rester prisonnier. Un sorcier peut être « un homme de grand pouvoir », sans être un « homme de connaissance ». Le sorcier, par sa volonté, élargit sa représentation du monde. Mais il peut rester captif de cette nouvelle représentation. La représentation des sorciers ne vaut, donc, dit Don Juan, que pour l'opposer à celle de l'homme ordinaire : le guerrier devient homme de connaissance quand il parvient à se glisser entre les deux représentations. Cependant, dans l'œuvre de Carlos Castaneda, la différence entre sorcier et homme de connaissance est floue. Certes, le sorcier est celui qui se sert de sa volonté, qui recherche le pouvoir, alors que l'« homme de connaissance » « n'a pas d'intérêt pour ses semblables ». Il est aussi sorcier, mais n'est plus captif de la sorcellerie.

L'explication que donne Don Juan est appelée « explication des sorciers » — explication fondée sur la Volonté comme unité agissante, qui n'est plus l'explication commode fondée sur la raison, mais qui tient compte d'un monde infiniment plus vaste. Mais dans le cas qui nous occupe le « pouvoir » n'est pas

employé pour dominer ses semblables ; il est utilisé pour réaliser la « totalité de soi-même ».

4) LE POUVOIR

La notion de « Pouvoir » est volontiers vague. « Tout en ce monde est traction et pulsion » et les forces qui nous dirigent sont le « Pouvoir ». Le « Pouvoir » est impersonnel, totalement mystérieux, hors d'atteinte de la philosophie, puisqu'extra-rationnel. Tout est dirigé par le Pouvoir, mais le moyen de le diriger à son tour c'est la volonté. Et la volonté ne se manifeste que lorsque le guerrier a assez de « pouvoir personnel ». Ainsi, « pour avoir du pouvoir, il faut du pouvoir », ce qui ressemble parfaitement à la notion théologique de « grâce », nécessaire pour l'obtention de la « grâce ». Nous pensons que la comparaison s'arrête là.

Mais « parler de pouvoir ne sert à rien ». « Si tu veux savoir ce qu'est le pouvoir, si tu désires l'emmagasiner, il faut que tu t'attaques à tout toi-même. » Le pouvoir ne dépend ni de nos désirs ni de notre connaissance. Nous pouvons dire que toute destinée est régie par le pouvoir, et que même les choses semblant relever du hasard, de l'habileté ou de la duperie, comme la politique relèvent aussi du « pouvoir ».

« Le pouvoir personnel est une impression, une sensation. Par exemple, comme avoir de la chance. On peut aussi dire qu'il s'agit d'avoir du tempérament. » Le guerrier, nous l'avons vu, est chasseur; et ce qu'il chasse, c'est le pouvoir, c'est-à-dire que tout ce qu'il fait a pour seul but d'emmagasiner du pouvoir personnel, en vue de son dessein, qui n'est pas un désir, mais qui lui confère inflexibilité et attention totale à la nature de ses actes. « Chasser est une affaire étrange. On ne peut prévoir à l'avance. C'est ce qui est excitant. Cependant un guerrier agit comme s'il avait un plan puisqu'il fait confiance à son pouvoir personnel. » « Un guerrier agit comme s'il savait ce qu'il devait faire alors qu'en réalité, il n'en sait rien. » « Un guerrier est impeccable s'il a confiance en son pouvoir personnel, qu'il soit insignifiant ou considérable. » La confiance en soi du guerrier est donc abandon entre les mains du pouvoir ; de là vient son contrôle. Le sorcier « se contrôle soi-même, mais il ne contrôle rien ».

Le pouvoir s'emmagasine au fur et à mesure que le guerrier quitte conséquemment le monde de ses semblables, leur représentation, qu'il agit en guerrier. « Un chasseur de pouvoir capture le pouvoir et ensuite l'emmagasine comme une trouvaille personnelle. » « Tout le monde a du pouvoir pour quelque chose. » Le guerrier accumule le pouvoir pour devenir sorcier, non pour le gaspiller ; il change ainsi ses habitudes, et, de goinfre, ce qui demande du pouvoir, il devient guerrier, ce qui revient à détourner le cours d'un torrent afin qu'il ne se perde plus dans une terre où il devient de la boue.

Pour accumuler du pouvoir, le guerrier doit être fermé au monde de ses

semblables : ceux-ci peuvent certes se servir de lui, cela lui est bien égal, mais non le vider. Il ne doit donc croire à rien, et être toujours en état d'alerte pour saisir son « centimètre cube de chance ». Ainsi, le guerrier sait que le monde « est fait pour servir », et il en fait usage « jusqu'à la moindre miette ». Pour le guerrier, donc, « ce que font les gens » est dérisoire et il en rit.

Mais le pouvoir, qui n'est pas un « faire », n'est pas objet de sa folie contrôlée. Son attitude est exactement l'inverse de celle des sorciers noirs humanistes et positivistes.

« Petit à petit, dit Don Juan à Carlos Castaneda, tu boucheras tous les points de fuite... il ne faut pas que ce soit une intention délibérée de ta part... Lorsque j'ai commencé à apprendre les façons du guerrier, j'ignorais que j'accumulais du pouvoir. Lorsqu'il s'accumule, le pouvoir a pour particularité de ne pas être détectable. » Ainsi, Shunryu Suzuki dit : « Quand vous faites quelque chose, votre but doit être simplement de le faire. » L'esprit d'obtention est contraire à l'obtention ; obtient celui qui ne désire rien. « Dans toutes vos actions, vous devriez vous consumer totalement. »

L'illumination est là où il n'y a pas de désir, et non où il y a désir d'illumination.

Le pouvoir s'emmagasine et se maintient par l'impeccabilité. Un sorcier qui cesserait d'être impeccable, dit Don Juan, se viderait de son pouvoir et mourrait, car le sorcier est esclave du pouvoir, et ne peut qu'être impeccable. D'où son absence de liberté au sens mondain. Sa liberté est d'être esclave du pouvoir, mais la liberté de l'homme ordinaire le rend privé de pouvoir, donc esclave de ses semblables puisque quel que soit son lot de pouvoir personnel, il le gaspille inmanquablement.

Le monde et tous les actes sont ainsi le terrain de chasse, suintant de pouvoir. Si le guerrier les évalue honnêtement et agit en conséquence, selon le tempérament approprié, il emmagasine suffisamment de pouvoir personnel pour affronter le Pouvoir, et devient ainsi homme de connaissance. Ainsi, le pouvoir ne s'obtient pas par le simple désir. Il s'« attend ». Et seul obtient le pouvoir le guerrier qui « a acquis sa patience ».

Le guerrier est « de la lie entre les mains du pouvoir » et « entièrement responsable de ses actes ». Pas de moyen terme. Le guerrier est cela, aucune justification intellectuelle ne conciliant les deux aspects ; ces deux représentations sont ses « sentiments ». Cela suffit. Mais on peut dire que le pouvoir est tout autre que le guerrier et qu'il est le guerrier même, selon que l'on se réfère à des sentiments différents de « soi-même ». (« Il n'y a qu'une seule chose, une question unique qui ne dépend pas de la décision du guerrier : c'est de savoir jusqu'où on peut s'engager dans la voie de la connaissance et du pouvoir (H.P.). » Le guerrier décide de tout, non des décisions du pouvoir. Il ne peut donc prévoir quoi que ce soit de son « engagement- » dans la voie de la connaissance : tout ce qui lui reste, c'est l'impeccabilité, quel que soit son « degré »)

Ainsi, « le pouvoir contrôle tous nos actes et cependant nous obéit ».

5) LES DEUX ANNEAUX DE POUVOIR

« Lorsque chacun de nous naît, il apporte avec lui un petit anneau de pouvoir. Et presque sur le champ, cet anneau est utilisé. Ainsi, dès la naissance, nous sommes tous accrochés, et nos anneaux de pouvoir sont attachés à ceux de tous les autres. Autrement dit, nos anneaux sont accrochés au "faire" du monde, de manière à faire le monde. »

« Don Juan maintint que la pièce où nous étions assis était rendue existante et existait par la force des anneaux de pouvoir de tous les hommes. » « Vois-tu, dit-il, chacun de nous sait le faire d'une pièce parce que d'une façon ou d'une autre nous avons passé une grande partie de notre vie dans les pièces. »

La description d'une chose, sa représentation, est faite parce que nous avons acquis l'habitude de la faire. La représentation rationnelle humaine, dans son ensemble, n'est qu'une suggestion. Cet anneau de pouvoir est l'attention, l'attention première, au monde tel qu'on nous l'a décrit. Etant accrochés au faire de ce monde, nous le qualifions de réel, et jugeons qu'il ne peut qu'en être ainsi. C'est ainsi que nous sommes attachés à un monde qui n'est qu'une représentation commune aux hommes ayant appris à considérer à partir de leur raison. D'où le sentiment d'« irréalité » qui nous saisit lorsque nous sommes affrontés à des choses imprévues, « contradictoires », le principe d'identité demeurant la clé de notre perception. Même si nous les considérons avec sympathie, urbanité, elles ne sont pas pour nous réelles : réaction avant tout défensive, car si nous suivions ces « choses », nous devrions abandonner notre monde, trancher le cordon ombilical, et recevoir un choc auquel nous ne sommes pas préparés, nos maîtres nous ayant affaiblis et rendus couards vis-à-vis de la totalité de l'univers.

« Par ailleurs, un homme de connaissance développe un autre anneau de pouvoir, l'anneau de "ne pas faire" parce qu'il est accroché à "ne pas faire". Par conséquent, avec cet anneau il peut produire un autre monde. »

Le monde ordinaire est produit par le premier anneau de pouvoir ; le monde des sorciers est produit par le second anneau de pouvoir. Il ne peut s'agir ici des interminables querelles entre « objectivisme » et « subjectivisme ». Tout ce que nous percevons est « réel » parce que, tout simplement, nous le percevons.

Notre perception peut changer. Nous créons notre perception, que celle-ci soit celle d'un appareil-photo, ou d'un projecteur de cinéma : cela importe peu, puisque ce que nous voyons, c'est le film ou la photo. Pour considérer le « faire », il nous a fallu nous mettre d'accord dessus ; il s'agit d'une sorte de « contrat social » tacite, de consensus, qui fait que, sans qu'on s'en aperçoive, notre représentation suit un sillon très étroit.

D'ailleurs, l'accord des autres est nécessaire pour que nous soyons « certains », c'est-à-dire que nous « croyions » ; sinon, nous négligeons, et, au mieux, nous disons que nous avons eu « la berlue ». Nous sommes vigilants : malheur aux

pirates qui voudraient nous offrir la liberté.

Le deuxième anneau de pouvoir s'accroche à un nouveau monde quand le « dialogue intérieur », la « représentation du monde », a cessé. Il demande aussi une « adhésion », non de la raison, mais du « corps » à ce monde. C'est le pourquoi de l'enseignement du « maître » : en s'adressant au corps, et en forçant la raison à s'avouer vaincue, celui-ci permet à l'apprenti d'accumuler suffisamment de références pour qu'il puisse accrocher son second anneau au monde du pouvoir. Ainsi, nous avons dissipé un pouvoir considérable pour qu'un arbre soit un arbre, le voir ainsi, et nous accorder à sa représentation. Nous devons utiliser un pouvoir considérable pour nous accorder à l'autre représentation, non plus selon la raison, mais selon la Volonté. L'attention seconde, comme l'attention première, doit se rassembler, se « focaliser », pour devenir unité agissante.

C'est par la contemplation que l'attention se fortifie. Par une très longue contemplation silencieuse, « les pensées se taisent ». « Une fois que vous pouvez arrêter le monde, vous êtes un contemplateur. »

Le second anneau de pouvoir peut être utilisé quand le monde s'écroule. Mais, pour l'homme de connaissance, le Dessein ultime est de réunir les deux anneaux de pouvoir, ce qui demande la plus grande impeccabilité.

Tant que les attentions sont séparées, le sorcier est accroché aux deux mondes, c'est-à-dire aux deux représentations, ce qui constitue pour lui un double danger : rejeté par le monde des hommes ordinaires qui le craignent, il est également menacé par les forces sauvages qu'il a fait pénétrer en lui.

C'est pourquoi le rôle du maître - et du « benefactor » -, est délicat, et demande une totale maîtrise.

6) MAITRE, « BENEFACTOR », APPRENTI

Le maître ne sollicite jamais le disciple, et celui-ci non plus ne sollicite jamais le maître. Le simple « désir » d'apprendre ne suffit pas, d'autant que le disciple ne peut se faire une idée de ce qu'il a à apprendre. Beaucoup de gens « peuvent avoir ce désir », mais, dit Don Juan, ils ressemblent le plus souvent à des outres qui crèvent dès qu'on y verse un liquide. L'apprenti est désigné au maître par un « signe », un présage, et celui-ci l'accroche alors avec sa « Volonté », et ne lui présente évidemment pas une « doctrine » qui le mènerait à une extase quelconque. (L'attitude de Bodhidharma, le patriarche venu de l'Ouest, est assez semblable.) Ce n'est pas un point du monde rationnel qu'il faut modifier, c'est la raison tout entière qu'il faut vaincre. La voie du guerrier n'a pas pour but de mener à un état permanent. C'est toute sa vie que le guerrier combat. « On n'est jamais homme de connaissance, jamais réellement. Plutôt on ne le devient qu'un bref instant... »

Le maître utilise les signes que lui donne le pouvoir pour « instruire » son

apprenti, mais selon la « juste règle », c'est-à-dire les étapes nécessaires établies par la « Règle »... Il ne se soucie pas de savoir si son apprenti est « enthousiaste » et adhère avec sa raison. Toute sa stratégie a pour but de faire renoncer le guerrier à son monde familier (pas par l'abstention, mais par le non-attachement), de façon qu'il soit à même de réaliser un « exploit », celui d'affronter les forces mystérieuses qui feront de lui un sorcier. Toute la très longue préparation tend à cela : que l'apprenti fasse écrouler sa représentation ordinaire, afin de faire en lui une « brèche » dans laquelle s'engouffreront les forces de l'« autre monde ». Mais comme ces forces sont ordinairement mortelles, le maître doit disposer son apprenti à être suffisamment fort pour les affronter. Il ne détruit pas, il ordonne, de façon que le moins de résistance possible soit opposée au pouvoir. Le guerrier doit survivre, et harnacher le pouvoir, et non être détruit par le pouvoir.

Le maître amène l'apprenti à vivre comme un guerrier, sans attendre de récompense, aiguillonné par la mort, pour qu'il « stoppe le monde » et puisse affronter un monde terrifiant et sauvage. Il doit mener l'apprenti au point que celui-ci soit persuadé qu'il lui faut vivre en guerrier pour survivre. Personne n'adhère inflexiblement à quelque chose qui ne soit au pied du mur ; tant qu'il y a une autre solution possible, l'homme ne choisit pas vraiment.

Un jour que Carlos Castaneda lui parle des « maîtres » orientaux qui interdisent souvent que leurs disciples fassent le récit de leur initiation, Don Juan répond « qu'il n'est pas un maître », seulement un guerrier, c'est-à-dire qu'« il ne se complaît pas dans sa condition de maître ». Le maître, étant un sorcier impeccable, ne peut se servir de son pouvoir pour dominer qui que ce soit, puisqu'il ne se juge pas plus important que son apprenti. Ce n'est pas à une représentation qui lui serait propre que le maître veut plier l'apprenti : il l'aide à s'ouvrir au monde du Pouvoir, lequel est le véritable maître, et il accorde pour cela liberté et force à son esprit. Il est ainsi différent des « maîtres » du monde des sorciers noirs (« Vous avez besoin d'un maître afin de devenir indépendants » (Suzuki).).

Le « benefactor » a pour tâche de compléter de façon drastique tout ce que le maître a fait : le maître s'est adressé au « tonal », à la « personnalité », pour qu'elle se renforce et s'équilibre tout en renonçant à son hégémonie alors que le « benefactor » « montre » le « Nagual », la force terrifiante et sauvage, à la rencontre de laquelle le disciple a été préparé par le maître. Et il utilise volontiers la « peur \ qui « modifie la vision des choses ». « La frayeur n'a jamais fait de mal à personne » : elle fait renoncer à la vision mesquine des choses et à sa propre importance, contrairement à ce que vagissent les imbéciles « à problèmes », qui ont toujours le mot « traumatisme » à la bouche ; quand le narcissisme atteint un tel degré de vulgarité, on peut penser qu'en effet « tout finira par la canaille ».

La frayeur que suscite le benefactor est le dernier coup de boutoir donné à une représentation que le maître a déjà ébranlée. La peur ne peut se transformer chez

le guerrier en panique. La panique n'est que le fruit de la propre importance. Le guerrier qui a confiance en son pouvoir personnel ne peut céder à la panique, mais il peut connaître la peur face à un univers terrifiant : son exploit consiste à surmonter cette peur, qui, alors, comme dit le peuple, peut « lui donner des ailes ».

L'apprenti, sous la direction du maître, « change ». Cependant, Don Juan dit qu'il n'y a rien à changer chez personne. Mais il dit qu'il faut changer. Il n'y a rien à changer chez personne, car nous devons accepter les gens tels qu'ils sont ; vouloir agir sur les « penchants naturels » des gens est une œuvre de vampire. Cependant, le guerrier change dans la mesure où c'est son « corps » qui change. Mais le changement auquel se réfère Don Juan se fait tout à coup, après une longue préparation. Dans le dernier volume, la « Gorda », disciple impeccable de Don Juan, dit à Carlos Castaneda que le changement est impossible tant qu'on a sa « forme humaine ». Cependant, le guerrier tente de changer, car « impossible » et « possible » ne sont pas les critères de ses actions. Il cherche à changer pour effrayer la « forme humaine ». Après beaucoup d'efforts, sans obsession, clairs et conséquents, c'est tout à coup que le guerrier change, et non progressivement. La perte de la forme humaine est semblable à l'acquisition de la volonté.

L'apprenti qui est choisi par le pouvoir doit choisir le pouvoir. Il faut qu'il prenne conscience de son « désir » délibéré de choisir cette voie. En fait, il n'a pas le choix, mais le choix semble exister et il doit être mis devant une situation où il doit choisir de persister ou d'abandonner. Il persiste forcément, et son choix illusoire sert à l'accrocher pour de bon, à lui faire prendre conscience de son état de guerrier qui ne peut échapper au pouvoir. Cependant, existe une sorte de choix, celui d'être guerrier ou homme ordinaire. Mais ce n'est pas une démarche de la raison : il s'adresse aux « profondeurs de l'être ». Aucune velléité ne peut être admise, et le choix doit être « inflexible ». Le guerrier n'est prêt que lorsque son choix est l'inflexibilité. C'est l'affaire de toute une vie, non une excursion.

La « chance » d'être choisi ne peut être considérée comme par un homme vulgaire, qui « veut qu'on l'admire ou qu'on le plaigne ». Le guerrier doit être humble vis-à-vis du pouvoir, et considérer sa « grande chance », qui n'est pas le « pourquoi moi ? », mais un muet remerciement d'habiter un « monde si magnifique ». C'est donc par son « intention » que le guerrier pénètre dans le monde des Sorciers. Et celle-ci est comme une « porte battante » qui se referme définitivement. Le guerrier, une fois entré, ne peut régresser. Il ne peut qu'être impeccable, ou mourir. Et même si sa raison « souhaite un échec », le corps « monte la garde ». Une fois la brèche ouverte, la raison perd son autorité.

7) TONAL ETNAGUAL

« Parmi les choses que je vais te montrer aujourd'hui, certaines ne seront probablement pas claires. De toutes façons, elles ne sont pas sensées l'être... Nous sommes tous des êtres sots lorsque nous pénétrons dans le monde de la sorcellerie,

et le fait que nous sommes dedans n'implique pas forcément que nous changerons un jour. »

« Ce que je vais te dire n'a pour but que d'indiquer une orientation. »

« Il expliqua que chaque être humain avait deux côtés, deux entités distinctes, deux parties contraires qui prenaient force au moment de la naissance ; l'une s'appelait tonal, l'autre nagual. »

8) LE TONAL

« Le tonal, c'est la personne sociale », « le tonal est tout ce que nous connaissons... », « cela inclut non seulement nous-mêmes, en tant que personnes, mais aussi tout ce qui existe dans notre monde » ; « le tonal est ce qui fait le monde ». Mais c'est un « créateur qui ne crée rien ». Tout ce que nous pouvons nommer, Dieu, carpe, homme, angine, ciel, tout cela fait partie du tonal.

Ainsi, le tonal fait et est le monde. Certes, « il ne peut créer ni changer quoi que ce soit, bien qu'il fasse le monde parce qu'il a pour fonction déjuger, d'affirmer, d'observer ». Don Juan compare le tonal à une île, et il prend une table de restaurant pour exemple. Tout ce qui est sur cette table, l'île du tonal, tout ce qui est « nommable », est tonal. Le tonal nous « force à faire quelque chose », ce qui signifie seulement « qu'il se force lui-même à suivre ses propres opérations ». C'est le tonal qui crée le terme de moi ; nous sommes tonal, dans la mesure où notre moi est tonal, ou « personnalité sociale », c'est-à-dire personnalité, car les philosophes et les psychologues personnalistes, quelles que soient leurs prétentions, n'envisagent que cela ; c'est leur vanité et non leur connaissance véritable qui les fait parler d'une « personne » « transcendante », qui n'est que le reflet de leurs désirs rationnels.

Ainsi nous nous sommes « faits » en faisant « notre » monde, ce qui signifie que « notre perception a été dressée à s'attarder sur certains éléments ; chaque élément et tous ensemble, forment une représentation du monde ». « Tout ce que nous sommes se trouve sur cette île. »

Don Juan compare le « tonal » à une bulle de perception, bulle « dans laquelle on nous met dès notre naissance ». « Au début, la bulle est ouverte, puis elle se ferme », à mesure que nous nous structurons. Le tonal est donc une organisation unifiée, une structure, un « faire » (ou plutôt Je « faire »), dont tous les éléments sont corrélatifs. « Nous ne sommes témoins que de ses parois rondes correspondant à notre propre reflet. »

Notre attention fait la bulle, et nous en voyons le reflet. Nous avons posé nos propres limites et nous nous renvoyons l'image que nous produisons sans cesse de nous-mêmes, c'est-à-dire de notre monde. Le tonal est ainsi un faisceau d'éléments, agglutinés par l'attention, qui commence à la naissance, et qui finit à la mort ; la mort de la personne est la mort du tonal ; c'est alors que les sentiments

particuliers se séparent, et que la « personne », l'« unité » - conglomérat de « skandhas » -disparaît. Le tonal constituant la « personne », assure la continuité des actes, « analogues à des escaliers dont on pourrait compter les marches ».

Le tonal est ainsi une fausse totalité : c'est la perception limitée à une représentation. Le tonal étant la personnalité, Don Juan fait évaluer à Carlos Castaneda certains « tonals ». Et cette évaluation ne peut être correctement faite que lorsque le guerrier ne cherche ni à excuser, ni à blâmer. C'est par F» intuition » que le tonal peut être évalué avec certitude. Les tonals peuvent être faibles, et nous avons appris par tous les moyens à les affaiblir. Le guerrier, lui, en premier lieu, prend soin de son tonal.

Mais il existe aussi, dit Don Juan, un « tonal collectif», propre à un moment donné, qu'on peut appeler le « tonal d'une époque ». Les peuples brimés, opprimés, « n'ont plus de tonal », car le tonal est fragile, et ne résiste pas aux mauvais traitements. Ainsi, ce point est très crucial. Les Européens ne sont pas uniquement les « exploiters » que dénonce une presse exploiteuse. Les Européens ont été utilisés par des suggestions étrangères pour asservir les autres hommes. Ils sont eux-mêmes dans leur majorité asservis par un tonal collectif étranger à celui de l'Europe, qui les tyrannise d'une façon diffuse, aussi et même peut-être plus dangereuse que l'asservissement brutal. Maintenant, ils doivent se soumettre ou disparaître : leur « rythme originel » a été brisé. Mais comme pour les Indiens, cette catastrophe « totalitaire » que représente cette domination « mondialiste », dont les Européens ne sont eux-mêmes que les otages, les sous-officiers, et non les maîtres, crée un état de fait sans précédent : l'Europe en est arrivée ^a un tel point que toute révolte l'amène à l'étranglement, comme un homme lié par une corde avec un nœud coulant. Il n'a plus d'autre latitude que de « passer au-delà » (Julius Evola semble en avoir eu l'intuition, dans « Chevaucher le Tigre »), s'il en a la force : aucune illusion ne peut plus le solliciter sérieusement. « Pour l'Indien moyen, dit Don Juan, le règne de l'homme blanc a été un véritable enfer. Et pourtant l'ironie veut que pour une autre catégorie d'Indiens, il a représenté le bonheur suprême... Pour le sorcier, la conquête a transformé sa vie en défi... ... Les Espagnols n'ont pu que renverser les pierres qui se trouvent à l'intérieur de leur propre tonal... Lorsque le tonal de l'époque et celui de chaque homme individuellement furent effacés, les sorciers se cramponnèrent à la seule chose incontestée — et qui échappait aux envahisseurs, qui ne la soupçonnaient même pas — le Nagual. »

Ainsi, le monde, devant être transformé en défi, doit être correctement évalué ; au-delà des polémiques interminables et sans intérêt, reste ce fait, incontestable pour ceux qui savent percevoir, que toute une catégorie d'Européens sont devenus « des Indiens », pour ce qui est de leurs conditions « culturelles », parfois « matérielles » ; et bien que l'homme blanc ignore la possibilité dont parle Don Juan, celle-ci peut lui être offerte par des hommes « non blancs », comme le montre l'aventure de Castaneda.

De l'Europe définitivement asservie à une « secte » impitoyable, qui a tout corrompu, peut surgir aussi, peut-être, cette possibilité.

9) LE NAGUAL

Autour de la table, autour de l'île, « le nagual est là, où le pouvoir plane » ; tous les éléments, « unifiés et structurés dans le tonal », « flottent dans le nagual comme des chalands ». Les éléments sont des sentiments (toute chose est pour nous un « sentiment »).

Le nagual n'a rien à voir avec Dieu, qui n'est qu'un élément du tonal, et du tonal d'une époque. « Nous ne pouvons pas être témoins de Dieu selon notre bon plaisir; la seule chose que nous pouvons faire, c'est en parler. En revanche, le nagual est au service du guerrier. »

« Le nagual » n'est qu'action.

Le tonal commence à la naissance et finit à la mort, mais le nagual est sans limites. Le nagual n'est ni expérience, ni intuition, car tout cela fait partie de l'île du tonal. Le nagual est la seule partie de nous qui peut créer ; le tonal ne peut que reproduire : c'est au tonal que sont dues les œuvres de la technique et de l'art. Le tonal ne peut que rassembler des éléments de son île selon différents modes ; le nagual peut faire surgir de nouveaux mondes inconcevables par le fond « ex nihilo ». Quand Don Juan fait jaillir de sa main une sorte d'écureuil à lunettes sous les yeux de Carlos Castaneda, il lui dit : « C'est ça, la créativité. »

« A notre naissance, nous sommes tout nagual. Nous sentons qu'il nous faut une contrepartie pour fonctionner. Le tonal commence à se développer et le tonal devient capital pour notre fonctionnement. » Le tonal se développe, et devient exclusif : de gardien nécessaire, il devient garde abusif et mesquin. C'est, quand la structuration est achevée, « fermée », le nagual qui fait défaut, d'où un sentiment d'incomplétude : « Nous avons l'intuition de nos deux aspects mais nous nous les représentons toujours avec les éléments du tonal : âme et corps, esprit et matière, bien et mal, Dieu et Satan. Or, nous ne réalisons jamais que nous accouplons des éléments de l'île. »

Il est remarquable qu'on puisse encore, après cela, comparer le nagual au « Dieu au-delà de Dieu » de Tillich, qui n'est qu'un faible écho de la « théologie négative » de Denis, Eckhart, Nicolas de Cues. Il s'agit là d'une ascèse intellectuelle, d'un dépouillement rationnel, menant au « Dieu anonyme » et non au nagual « au service du guerrier ». Le Dieu anonyme et le Dieu polynime sont deux composantes de l'île du tonal, et les comparaisons théologiques, pour être tentantes, ne nous semblent pas moins inadéquates. La raison peut aller beaucoup plus loin chez certains, - ceux qui aiment se taper la tête contre les murs - beaucoup plus loin que chez le commun des mortels, mais elle reste raison, captive de la dialectique des négations et des affirmations, c'est tout. De même,

Don Juan fait justice du Soi transcendant, observant, une des dernières créations des laboratoires psychologiques modernes, dont les directeurs, plagiaires nés, prennent leur matière première en Inde, qu'ils revendent sous sachets aseptisés. Carlos Castaneda objecte que, dès qu'on prend conscience du nagual, celui-ci intègre alors le tonal. Don Juan lui répond qu'il n'en est pas ainsi, qu'il a désigné par « tonal et nagual » un « couple véritable ». Il ne s'agit pas là de variations de conscience, du genre de celles de maître Eckhart, qui dit qu'un Dieu auquel on pense devient de ce fait une créature. On ne peut qu'être « témoin » du nagual ; dans ce monde, la parole n'a pas cours : seule reste l'action.

Le rôle du tonal, quand il contrôle tout, consiste à empêcher toute intrusion du nagual : d'où son contrôle, sa censure très habiles : « Le grand art du tonal est d'empêcher toute intrusion du nagual. » Nos habitudes, notre vision habituelle du monde, constituent ainsi nos « boucliers », nécessaires pour protéger notre vie, mais qui, de protecteurs, deviennent geôliers. Ce n'est qu'au moment de la mort, pour l'homme ordinaire, que le nagual émerge, quand le faisceau du tonal explose. Pour le guerrier, « se plonger dans l'inconnu » ressemble beaucoup à l'acte de mourir, à la différence que « le faisceau de sentiments particuliers ne se désintègre pas ».

C'est ainsi la mort que le guerrier doit affronter, sœur jumelle de la vie, et sa conscience doit donc aller toujours plus loin que les solutions, même les plus audacieuses, qui lui sont présentées par son tonal. Celui-ci fera toujours preuve de la plus grande ingéniosité pour ne pas perdre son contrôle, faisant croire que s'il le perdait, la mort s'ensuivrait inmanquablement, abusant ainsi de son rôle de garde.

Le guerrier doit faire fi de ce chantage, pour s'ouvrir à l'autre partie de lui-même, pour laquelle il n'y a ni eau, ni terre, ni feu. Autre partie qui est son côté gauche, dont il prend conscience - qu'il crée — avec sa volonté et dont relève la décision, clef du comportement du guerrier, laquelle brise l'inertie du tonal, le laisser-aller de tout homme englué dans une représentation. Le tonal est faible en fait. Le guerrier l'étaie avec son nagual : « Ce soutien s'appelle pouvoir personnel. » L'« expérience personnelle », incommunicable, est en réalité celle du Nagual. L'expérience du tonal est en fait une expérience sociale, et le moi, si cher, est déterminé par la société : plus un être tient à son « individualité », plus il n'est qu'un numéro dans la société, qui le fait agir à sa guise. Pour trouver son être intime, qui est tout, il faut perdre son moi, simple partie qui ne nous appartient pas, puisqu'elle ne relève pas de notre décision.

10) LA TOTALITE DE SOI-MEME

« Un sorcier pose la question suivante : s'il faut mourir avec la totalité de nous-mêmes, pourquoi ne vivrions-nous pas avec elle ? » A la naissance, donc, le tonal fait défaut ; quand l'être est structuré, c'est le nagual qui fait défaut. Le tonal ruse toujours pour établir son contrôle total et donne de fausses réponses au

sentiment d'incomplétude.

L'homme de connaissance s'attaque au vrai problème : il se rend compte que non seulement le tonal n'est pas tout, mais aussi qu'il empêche par tous les moyens le nagual d'émerger. Mais il est bien conscient de ce que toute irruption incontrôlée du nagual est mortelle. C'est pour cela que le maître s'efforce d'étayer le tonal de l'apprenti en le trompant, pour que celui-ci renonce à son contrôle sans disparaître, et puisse survivre à sa rencontre avec le nagual. Celui-ci rôde comme un animal féroce à l'extérieur de la bulle de perception, et, dès que celle-ci est ouverte, se rue par la brèche et détruit tout sur son passage.

Le maître place l'apprenti devant des situations inconcevables pour la raison, qui est attention au tonal. Alors, « cherchant à défendre sa raison vaincue, le guerrier sort de son sillon pour l'étayer. Il regroupe tous les éléments du tonal du côté de sa raison », laissant l'autre côté à la Volonté.

Il s'agit en somme de « réaménager un élément de la bulle et de dégager l'autre côté », car quelque chose de parfaitement ordonné offre le moins de résistance, et ne risque pas ainsi d'être détruite.

La raison, ne pouvant plus faire face, admet qu'il y a un monde inexplicable ; persuadée qu'elle ne « peut couvrir qu'un petit domaine », elle se consacre à ce domaine, préférant céder que périr. C'est là qu'un autre centre émerge, la Volonté.

C'est ainsi que le maître, loin de détruire quoi que ce soit, aménage. Un jour, Carlos Castaneda fait remarquer à Don Juan que lui (Don Juan) est l'homme le plus rationnel qu'il ait connu. Cela rend bien compte de ce que la raison du sorcier ayant renoncé à expliquer et à tout contrôler, étant ramenée à sa place de « centre » moins totalisant que la volonté, étant unie à la volonté, est bien plus large et efficace que celle de l'homme « rationnel » ordinaire. Celui-ci est toujours déséquilibré, et la tâche du maître est de le « rééquilibrer » en l'engageant à « la modération, la sobriété et la force, qu'elles soient morales ou physiques ». Le guerrier ne doit pas perdre sa raison. Il doit au contraire la renforcer pour qu'elle puisse renoncer à son hégémonie sans renoncer à son existence.

Une fois que la raison a admis qu'il y a quelque chose d'inexplicable, le « nagual », elle tient encore son monde, le tonal, pour explicable, et le revendique encore. Ainsi, le guerrier a toujours l'impression « qu'il existe un moi réel ». Le fait d'admettre, « sans se rendre aux preuves », que le nagual est indescriptible, est sans danger ; la raison a toujours un domaine sûr.

Le « benefactor » rompt la bulle de perception, le « sceau », du côté de la volonté. A ce moment, celle-ci commence à devenir unité agissante, et le guerrier prend conscience de la « totalité de lui-même ». Mais dès lors que la raison a renoncé à expliquer le nagual, et que celui-ci se manifeste, elle comprend qu'elle ne peut non plus expliquer le tonal. Elle ne peut que le décrire : c'est l'ensemble qui lui échappe, tonal et nagual. « Le tonal de chacun de nous n'est qu'un reflet de

cet inconnu indescriptible rempli d'ordre ; le nagual de chacun de nous n'est que le reflet de ce vide indescriptible, qui contient tout. » La raison n'oublie plus « que la description n'est que description ».

Ainsi, « le tonal est dans tout et le nagual est dans tout », l'un étant structure, l'autre non. Chaque chose est « composée » de tonal et de nagual, est à la fois tonal et nagual, c'est pour cela « qu'il y a beaucoup plus pour chaque chose ».

Le sorcier, au sens strict, « médite du tonal » pour parvenir au nagual, restant prisonnier de cette nouvelle représentation, alors que l'homme de connaissance était le tonal pour être témoin de la totalité de lui-même, qui est le tonal et le nagual, aussi mystérieux l'un que l'autre.

Du tonal « fermé », qui donne la notion fondamentale de « moi » et du monde rationnel « réel » à l'exclusion de tout autre, le guerrier passe au tonal « regroupé du côté de la raison » qui lui fait croire encore qu'il est un « moi », une personnalité, admettant cependant qu'il y a un autre monde qui échappe à son contrôle. Puis la notion même de « moi » s'évanouit, et l'homme se considère alors aussi mystérieux que le nagual inconnaissable, perdant ainsi la notion d'unité substantielle personnelle. Il reconnaît alors qu'il est un faisceau de sentiments, un être lumineux percevant, et que sa conscience, qu'elle soit celle de sa raison ou de sa volonté, n'est que le reflet d'un mystère indicible, qu'il faut renoncer à expliquer, mais qui doit être vécu.

Quand Carlos Castaneda « saute » dans le ravin, il se voit tonal et nagual, et prend conscience de ce qu'il n'est qu'une perception qui va du tonal au nagual. La question « qui a sauté ? », ai-je sauté avec mon corps ? est la dernière qui doit être résolue : il a et il n'a pas sauté, n'étant ni tonal ni nagual mais tonal et nagual, passant du « tonal » au « nagual » et du « nagual » au « tonal », non selon une succession s'inscrivant dans le « temps » du tonal, mais passant du « temps » du « nagual » au « temps » du tonal.

Parvenu à ce point, le guerrier sait que « le monde n'est qu'une sensation ». « Un guerrier fluide ne peut plus se représenter le monde d'une façon chronologique.

Et pour lui le monde et lui-même ne sont plus des objets. » Le guerrier n'est plus que le monde lui-même, et le monde n'est plus que le guerrier lui-même. Les sensations de percevant et de perçu sont une, quand la notion d'« objet » — donc de « moi » corrélatif - a disparu.

L'être humain est perception et n'a aucune solidité : c'est donc la perception qui est libre et qui peut voler jusqu'à des mondes inconcevables : libérée de la notion de réalité, elle peut aller de l'un à l'autre : elle peut rester dans le nagual, si l'être est peu désireux de « revenir au monde du bruit, de la souffrance, et de l'ordre », (« car le nagual est séduisant au-delà de toute expression »), « notre » monde, qui, lui aussi, n'est qu'une « longue vision ». La totalité de soi-même est ainsi

l'aboutissement de notre « tâche d'homme » en tant qu'hommes, notre « héritage magique ». C'est une unité au-dessus de l'unité du tonal, laquelle n'est qu'une unité précaire d'éléments agglomérés par une attention, qui, inmanquablement, à la mort, se dissolvent. Le guerrier survit donc pour être témoin de la totalité de soi-même, et c'est pour cela qu'il ménage son tonal : celui-ci revendiquait pour totalité sa seule représentation : le guerrier revendique pour totalité la représentation et du tonal et du nagual, c'est-à-dire l'intégralité de sa perception, qui, une fois libérée, n'a pas de limites concevables. Et pour cela son « moi » doit disparaître. L'homme de connaissance n'est plus rien de particulier : il est tout cela, vision sans fins, et « il n'y a pas de limites à tout cela » (22).

11) « REVER »

« Je vais t'enseigner la première étape du pouvoir : comment élaborer le "rêve", dit Don Juan à son apprenti Carlos Castaneda. »

« Don Juan et Genaro sont partis par cette fêlure », dira la Gorda à Carlos Castaneda, très longtemps après quand Carlos Castaneda est déjà laissé à lui-même, après s'être « dédoublé » en sautant dans le ravin (le nagual).

Le « rêve » est ainsi l'enseignement élémentaire, au début un auxiliaire pour « stopper le monde ». Et le « rêve » est l'accomplissement du sorcier impeccable. « Rêver représente le summum de l'effort des sorciers, l'utilisation extrême du nagual. » Par cette brèche, il peut passer « dans l'autre monde ».

Il ne s'agit pas bien entendu du rêve ordinaire. « Les rêves ordinaires sont sans pouvoir », dit Don Juan. L'attention seconde, le second anneau de pouvoir -, crée le « corps de rêve » : le « double ». Tout le monde a un « double » : ce double est le « rêvé ». Au début, l'apprenti doit apprendre à « élaborer le rêve » : il doit « contempler ses mains, retenir leur image, et les trouver en rêve », « en fermant son dialogue intérieur ». L'attention est en effet la clef des mondes : « L'art de rêver est l'art de l'attention. » Notre attention première, notre raison, crée le monde du tonal et le perçoit en retour, enferme la perception dans la « bulle » du tonal, et donne l'impression de réalité exclusive. Le rêve ordinaire est ainsi « irréel » : il apparaît comme un négatif fantaisiste n'intervenant que secondairement dans notre vie, toujours en fonction de la « conscience éveillée », seule utilisée. Le monde du tonal repose sur le souvenir : nous faisons un tri dans nos souvenirs, eu égard au critère de « réalité », de « vérité », et rejetons nos souvenirs du « nagual », pour ne conserver que ceux du tonal. C'est ainsi que nous ne percevons pas le nagual, qui pourtant accompagne toujours le tonal, comme son ombre : « Nous sommes peut-être tous en train de percevoir sans cesse de deux manières, mais en choisissant d'isoler l'une par le souvenir, et d'écarter l'autre », car « le tonal et le nagual sont présents dans tout en même temps et en tous temps ». Mais « sous certaines conditions de contrainte ou d'assentiment, le monde censuré fait surface et nous pouvons alors avoir deux souvenirs distincts

du même événement ».

Ainsi, nous, « êtres lumineux », sommes doubles, c'est-à-dire que nous « avons » un double, le « corps de rêve » qui est le produit de l'attention au nagual (comme notre corps physique est attention au tonal).

« Considérer d'abord le rêve » comme aussi réel que la « réalité ordinaire » est un « défi unique » à cause, dit Don Juan, des « barrières qui protègent cette prise de conscience ».

Cette « prise de conscience » est celle du nagual, c'est-à-dire le surgissement de la « volonté » comme unité agissante, et donc l'effondrement de la raison comme attention exclusive au monde. C'est donc l'effondrement de la notion de « réalité » et de « moi » : l'effacement du monde familier et borné et la perte de références confortables. C'est la plus grande - et en quelque sorte l'unique - révolution qu'affronté l'être lumineux qui prend conscience d'être un être lumineux — et pas seulement une personne enfermée dans sa représentation.

Pour l'être lumineux, il n'y a ni « corps, ni solidité », ceux-ci n'étant que des souvenirs, faits pour faciliter notre passage, à nous, perception et non « chose » ni « personne » ni « moi empirique ».

Franchir ces barrières, relever ce défi, c'est bouleverser radicalement et définitivement la vision du monde, qui témoigne de nos actes : c'est « n'avoir plus une pierre où reposer sa tête ». C'est accepter avec son « corps » que l'univers tout entier est mystérieux et que nous sommes perception sans limite. C'est se plonger consciemment dans l'inconnu, ne plus être ce qu'on était, ce qu'on a toujours cru être et devoir être : c'est le véritable effacement de toute « histoire personnelle ».

Le double, en effet, « c'est soi-même ». Chacun a un double, mais seul le sorcier en prend conscience, avec sa « volonté », et peut agir « réellement » mais non « rationnellement » dans cette autre perception.

Carlos Castaneda, « dédoublé » par Don Juan et Don Genaro, narre son « expérience » :

« Ce qui se trouvait devant moi était de l'ordre du sentiment et le centre duquel tous ces changements irradiés était situé dans mon ventre. C'était une sensation physique qui s'établissait soudain et devenait prédominante... les variations de mon entourage provenaient de mon ventre... j'étais en train de créer un monde, une suite infinie de sensations et d'images... Tout ce que je connaissais était là. » Le monde du rêve est ainsi « créé » comme le monde ordinaire. Le corps de rêve est le double du « moi » ordinaire : pour « rêver », donc, il faut un long entraînement, qui est la « mémoire » qu'emmagasiné l'être lumineux d'une autre description. Quand suffisamment de souvenirs sont assemblés, de même que l'enfant à un certain moment parvient à agir de façon cohérente à partir de la description du tonal qu'on lui a apprise, le guerrier peut agir délibérément dans le rêve. Le moi — la raison — rêve donc le double ; mais le double est aussi le

rêveur qui rêve le moi, le rêvé. Le moi, le double, sont ainsi le rêveur et le rêvé : cela signifie qu'il n'y a plus aucune référence ontologique, mais seulement corrélation : l'attention au tonal est corrélatrice à l'attention au nagual, et l'univers dans sa totalité, la totalité de soi-même, est rêve. Le tonal est rêvé par le nagual, comme le nagual est rêvé par le tonal. La réalité est rêve ; le rêve est réalité. Rien n'a plus de réalité au sens exclusif quand il n'y a plus de moi pour mesurer les choses et leur prêter une unité substantielle, c'est-à-dire une nécessité contraignante.

L'homme réalise alors qu'il est être lumineux doué de conscience, que son corps physique n'est qu'attention au tonal, et que son « corps » lumineux est fait de fibres lumineuses liées aux fibres de l'univers.

Pour le sorcier, le rêve ordinaire, privé de pouvoir, doit être utilisé : « rêver, c'est transformer les rêves ordinaires en événements impliquant la volonté. Le « rêveur », en engageant son « attention au nagual » et en la localisant sur certains points et certains événements, dans ses rêves ordinaires, change ses rêves en « rêves ».

L'attention s'appliquant à ce « ne pas faire » qu'est le rêve, la volonté agit délibérément sur ce monde.

Le guerrier qui se « dédouble », au lieu de se réveiller, comme cela arrive à l'homme ordinaire quand il se perçoit dormant, part agir avec son « double », avec lui-même double, qui donc est « réel », puisqu'il peut agir délibérément. « Le double est la conscience de notre état d'être lumineux. Il exprime notre humeur. » Le monde du rêve est infiniment plus libre et plus vaste que le monde du tonal, mais le guerrier qui s'est « dédoublé », qui a réalisé qu'il est son double capable d'actions pragmatiques inimaginables, réalise aussi que son « moi » n'est que rêve : « Nous sommes des êtres impénétrables, lumineux et libres. »

La perception, dans le rêve, se glisse par la fêlure entre les mondes, qui est la percée de l'attention seconde.

Et lorsque l'homme de connaissance, impeccable, réunit ses deux attentions, il ne meurt pas, c'est-à-dire que son tonal - son faisceau de sentiments - ne se dissout pas ; il ne laisse pas de corps physique, car le corps physique est attention première : « Il est impossible de trouver les os d'un homme de connaissance. » Réordonnant son faisceau de sentiments à volonté, ayant étroitement uni ses deux anneaux de pouvoir, la totalité de lui-même se glisse par cette fêlure.

Don Juan et Don Genaro ne sont pas « morts » : ils sont passés par cette fêlure, refocalisant délibérément leur attention première sur un autre « faire ». Et la perception de l'être qui a réalisé la totalité de soi-même n'a pas de limite, allant délibérément de monde en monde, sans fin.

12) L'ALLIÉ

« Et pourquoi y-a-t-il des alliés ? » « C'est comme si l'on demandait : que viennent faire les hommes sur terre ? »

Une manifestation du nagual est l'« allié » : « Un allié est un auxiliaire, une présence qui n'est rien, et pourtant qui est aussi réelle que vous et moi. »

L'allié se présente comme une entité empruntant sa forme au milieu ambiant. Il n'a cependant pas de luminosité, et le sorcier qui « voit » peut, dans une foule, reconnaître les alliés.

Mais il est sans forme, puisqu'il n'est autre que le nagual, une force que le guerrier peut « harnacher », dont il peut se servir. L'allié est donc un pouvoir particulier que le guerrier peut utiliser pour ses desseins. De même que la « raison » construit le monde coutumier, le « corps » construit l'« allié ».

Un guerrier, au fur et à mesure qu'il emmagasine des perceptions de l'allié, le « construit » et celui-ci est pour lui la « connaissance ».

Pour Carlos Castaneda, l'allié se présente comme un « papillon », apportant la connaissance par la poudre d'or de ses ailes.

L'allié suit en quelque sorte les métamorphoses du guerrier : au début, c'est une force qui se montre hostile, puis, lorsque le guerrier a suffisamment de pouvoir personnel, bienveillante. Enfin, le sorcier peut capter les alliés, et s'en servir à sa guise.

Don Genaro raconte comment il a « empoigné » son allié, comment ils ont tourbillonné, et comment il s'est retrouvé loin.

« Après ma rencontre avec l'allié, plus rien n'était réel. » « Le fait de tourner avec ton allié changera ton idée du monde. Cette idée est tout, et lorsqu'elle change, le monde lui-même change. » Le « saut » de Carlos Castaneda dans le ravin est en quelque sorte « l'empoignade » avec l'allié, puisqu'il plonge dans le nagual, revient au tonal : après, il n'est plus semblable : il n'a plus où aller. Ainsi, Don Genaro lui dit qu'il essayait de revenir à Ixtlan, chez lui, et qu'il ne croisait que des fantômes, des êtres gentils, aimables, empressés de le nourrir. Mais ils étaient des fantômes. C'était des gens.

Après le combat avec l'allié, le nagual, Don Genaro était devenu un étranger, « tout ce qu'il avait laissé était mort pour toujours ». Le retour au tonal est certes le retour vers ce que le guerrier a aimé, mais il sait qu'il ne l'atteindra pas, plus jamais. Ni aucun endroit ni aucune chose, ni aucune personne, ne seront plus pareils. Et ainsi « seul un guerrier peut survivre au chemin de la connaissance, car l'art du guerrier consiste à équilibrer la terreur d'être un homme avec la merveille d'être un homme ».

CHAPITRE IV

L'HOMME DE CONNAISSANCE**1) VOIR**

« "Voir" est de se frayer un chemin à travers l'absurdité » ; « une fois qu'un homme apprend à "voir" il se découvre seul au monde, avec rien d'autre que sa folie » ; « le monde quand tu le "vois" n'est pas comme tu penses qu'il est. C'est plutôt un monde flottant qui se déplace et qui change. »

Après les diverses techniques de sorcellerie qui forment la première partie de l'enseignement, Don Juan aborde avec Carlos Castaneda un domaine nouveau : « Voir. » « Voir, dit-il, détache le guerrier de tout ce qu'il connaissait auparavant. Un homme qui "voit" n'a plus besoin de se comporter en guerrier. » Cet homme n'est plus là, mais il est toujours présent : « "Voir" est le couronnement d'une vie de guerrier. »

Le guerrier découvre en « voyant » que le monde qu'il appréhendait jusqu'alors est un monde flottant, qui se déplace et change. Toutes les représentations deviennent des perceptions d'importance égale. « Tout est égal », également important et dénué d'importance, est le fruit du combat de toute une vie de guerrier. Le guerrier se dispose à « voir » par tous ses actes désintéressés et impeccables ; ainsi, « voir » est la perfection de la cessation du dialogue intérieur : seul l'homme qui voit perçoit les choses telles qu'elles sont, c'est-à-dire en dehors de toute représentation, de toute « surimposition » due à une description.

Désormais, le guerrier qui « voit » ne peut plus croire en rien : il peut choisir de disparaître puisque tout est devenu pour lui sans importance. Mais si sa volonté est de survivre il survit seul au monde avec sa folie.

L'homme qui « voit » est irrémédiablement seul mais non solitaire, car il n'est privé de rien. Il voit que ce monde est un tissu de perceptions sans fin, en perpétuelle transformation. Pour un tel homme, tout « faire » est un laisser-aller, c'est-à-dire une croyance. Il arrive ainsi au carrefour où il peut jouer avec ses semblables comme avec des marionnettes, et tout obtenir d'eux. Cependant, il ne désire rien de spécial ; il ne laisse plus de traces. Aucune des actions de ses semblables ne le concerne plus ; il ne séjourne plus nulle part. D'instant en instant, il voit que chaque chose sort de rien, que tout « faire » est un piège, et qu'il n'arrivera jamais « à Ixtlan ». Il n'a plus de préférence ; il ne recherche plus de raisons pour exister, ce qui lui confère une liberté absolue : il n'a plus aucun compte à rendre, pas même à lui-même. Il sait qu'il ne comprendra jamais le

mystère de ce monde, et dans son abandon impeccable - son abandon contrôlé -, il acquiert un appétit silencieux pour la vie.

« Voir est se frayer un chemin entre l'explication de l'homme ordinaire et celle des sorciers. » Ainsi, « voir » est la « voie du milieu », qui rejette toute interprétation, toute négation et toute affirmation, toute dualité comme toute unité, voie qui est non-voie, celle des « madhya-mikas », qui voient que toutes les choses sont « ainsi », indifférentes et différentes, indifférentes dans leur différence même.

Le comportement impartial de l'homme qui voit lui fait saisir la totalité de ce qui l'entoure et l'accord parfait du monde. Il ne peut plus être en déséquilibre puisqu'il a vu la racine des contraires : l'impermanence de toutes choses. Il ne peut plus envisager de comprendre le monde comme l'espère l'homme ordinaire, ni de croire non plus à la représentation du sorcier, qui peut être immense, sans pour autant qu'il vive avec la totalité de lui-même. « Voir », c'est agir selon la totalité de soi-même, qui n'est ni ceci ni cela, mais tout ceci et tout cela.

Don Juan commence à enseigner Carlos Castaneda selon ce qu'il a appris de son maître, mais change de direction : le maître de Don Juan était un homme puissant à la représentation vaste, mais il ne voyait pas : il « avait raté le coche », et le savait.

Don Juan, qui a réussi, en guerrier impeccable, à briser les représentations, mène Carlos Castaneda sur le chemin de « voir », s'éloignant du chemin hiérarchique des « forces » de la sorcellerie : « Les représentations, aussi vastes soient-elles ne sont que des représentations. »

Il découvre ainsi que vaincre ou gagner reviennent au même ; il n'existe plus que comme perception, aussi dépendante qu'indépendante du monde : plus de situations, plus de comparaisons possibles, la comparaison étant la racine même de la diversité. Il ne peut plus comparer car il sait que chaque chose est telle qu'elle est, sans que personne sache pourquoi.

L'homme ordinaire essouffle sa vie, disperse son pouvoir à comparer des constructions qui apparaissent et disparaissent sans cesse. Il ne voit que leurs « différences » et ne suppose pas un seul instant leur égale importance. Il est ainsi ballotté par les forces de ce monde, perdant son temps à expliquer et à obéir, au lieu de décider et agir ; il s'épuise et épuise inévitablement tout ce à quoi il se raccroche.

L'homme qui voit perçoit l'élasticité de ce monde flottant, et passe au travers sans émousser son pouvoir : il n'est plus lui-même un assemblage de sentiments anarchiques ; il s'est oublié, et il « va, regardant, regardant sans cesse, à perdre haleine ».

« Celui qui voit aime, c'est tout » ; mais il se sert de sa folie contrôlée pour ne pas s'attacher aux choses qu'il aime. Il n'est que la folie contrôlée de son penchant

naturel.

Cet homme, s'il le veut, peut accéder rapidement aux œuvres de pouvoir et se servir de sa volonté, alors que le sorcier qui n'est que sorcier ne peut accéder à « voir », à l'« état » d'« homme de connaissance ».

2) LA FORME HUMAINE

C'est dans le dernier tome que s'éclaircissent toutes ces notions, quand la « Gorda », apprentie de Don Juan, se charge de la dernière partie de l'enseignement.

Elle lui parle de la « forme humaine » qu'il faut jeter dehors une fois pour toutes.

Cette forme humaine, ou faisceau de sentiments humains est un dédale d'habitudes et d'idées reçues qui obstruent continuellement la vie de l'homme ordinaire. C'est le « moule » qui fait que « l'homme » est « humain ». Son comportement « humain » le fait s'apitoyer sur lui-même et le retient toute sa vie dans un imbroglio sentimental qu'il croit légitime et indispensable. La Gorda K'i révèle qu'un guerrier peut observer et traquer ses faiblesses pour jeter dehors cette forme humaine qui le vieillit à son insu. Le guerrier, après avoir traqué ses faiblesses, « leur tombe dessus et les met dans son sac ». Plus rien n'appartient au guerrier, c'est-à-dire plus rien n'est susceptible de le berner et de l'égarer. Le guerrier a choisi les éléments de son île par penchant naturel, et en fait la folie contrôlée de sa vie.

Cet homme, ou cette femme — Don Juan assure que les femmes sont de meilleurs guerriers que les hommes -n'a vraiment plus de passé ni d'avenir. « Aucun enfant n'est sorti de cette matrice », dit la Gorda. Le cinquième tome découvre les six apprentis de Don Juan et Don Genaro en train de se haïr, les femmes contre les hommes : ils revendiquent leur part de luminosité avec un acharnement terrible. C'est une caricature des passions poussée à l'extrême. Aucun d'entre eux ne veut reconnaître les faiblesses dont ils sont pourtant très conscients. La Gorda leur dit qu'ils ne valent pas mieux les uns que les autres et qu'en fait leur peur du nagual les empêche d'accomplir l'exploit impeccable qui les délivrera de leur forme.

L'exploit consiste à reconnaître que nous « sommes tous des imbéciles », dit Don Juan et que le tonal joue à l'extrême limite le rôle du traître. Vouloir s'acharner à démonter les pièges du tonal avec la volonté d'un homme ordinaire, ne peut avoir comme conséquence que de s'empêtrer plus avant dans ses ruses.

Pablito, le plus « fumiste » des Genaros, reconnaît volontiers l'impeccabilité de la Gorda, sans pour autant cesser sa tyrannie à son égard. La raison retranchée dans son dernier bastion, caricaturée par la folie contrôlée du sorcier, se débat comme un pantin usagé, devant la splendeur du nagual. Jusqu'au dernier instant,

la forme humaine se repait de ces sentiments.

La Gorda, qui a perdu sa forme humaine, « voit » le groupe des apprentis, sans les juger ni les excuser. Pablito pleurniche, Benigno joue au timide, Nestor au sage, et les filles rivalisent de malice et de cruauté.

Quant à Carlos Castaneda, elle le voit comme un idiot qui vient de Los Angeles avec son carnet et ses mauvaises questions.

Ces « boucliers » sont les derniers remparts avant la perte de la forme humaine.

3) LE TRANCHANT

Castaneda apprend aussi que l'homme peut se faire vider de sa luminosité en s'attachant personnellement aux gens qui lui sont proches. Il perd son tranchant, le côté « tranchant » de son esprit, sa folie juvénile que ses enfants lui volent. Le « tranchant » est ce qui fait de l'enfant cet être qui bondit en riant, devant ses parents devenus sans folie, « responsables » et inquiets. Nous avons vu que la « responsabilité » de l'homme ordinaire est différente de celle du guerrier. Le guerrier n'est responsable que dans la mesure où il ne se repose sur rien, qu'il assume seul tous les risques de vivre dans ce monde effrayant et magnifique. L'homme ordinaire se gargarise de « responsabilité », c'est-à-dire « répond » devant ses maîtres de ses actes et des actes de ses semblables, ne pouvant se résoudre à laisser les gens en paix : sa responsabilité n'est que l'expression de sa propre importance. Ici, la Gorda parle de luminosité à reconquérir ; pour passer dans P» autre monde », le « monde » de l'attention seconde, le guerrier a besoin de tout son tranchant. Le guerrier doit prendre conscience de ce que l'enfant n'appartient à personne ; il « voit » alors qu'il n'est pas plus important que n'importe quoi d'autre au monde, son comportement impeccable lui fait reconquérir le tranchant perdu.

Rien n'appartient au guerrier si ce n'est son dessein qu'il tient directement du pouvoir. C'est son seul choix possible -- c'est sa seule joie. La noblesse de sa quête lui interdit de s'approprier quoi que ce soit : il se viderait et irait irrémédiablement à sa perte.

Son « ne pas faire » lui interdit de séjourner dans ses actions pour en faire une histoire personnelle : pour quelqu'un qui sait qu'il va mourir, il n'y a plus de temps pour les choses passées, quittées sans remords, sans regrets, sans traces ; l'homme ordinaire, lui, use ses forces à se repérer dans le « temps » et dans les « lieux ».

Le guerrier transforme avec son « ne pas faire » son temps terrestre en temps magique.

4) L'HOMME DE CONNAISSANCE

« Lorsque tu prétends que tu as tort et que cela fait une énorme différence, alors

tu peux prétendre être convaincu. Et tu continues par toi-même. Et tu peux même devenir homme de connaissance par toi-même. »

L'homme de connaissance est un homme qui ne s'est satisfait de rien, pas même de la représentation des sorciers (Lorsque Castaneda raconte à Don Juan son « dialogue » avec le coyote, Don Juan lui dit que selon la représentation des hommes ordinaires, c'est Carlos Cataneda qui a parlé ; selon celle des sorciers, c'est le coyote, mais pour l'Homme de Connaissance, ce n'est ni l'un ni l'autre. Il n'y a eu de « discours » que parce que Carlos Castaneda a parlé toute sa vie, comme tout le monde. Mais il n'y a pas eu vraiment discours). Sûrement, Don Juan est devenu « homme de connaissance » par lui-même, puisque son maître et son benefactor étaient de grands Sorciers, mais seulement cela.

Son impeccabilité lui a fait rejeter sans cesse toutes les représentations, toutes les haltes, tous les pièges, aussi magnifiques fussent-ils. « Un homme de connaissance est celui qui a réalisé tous les travaux de l'enseignement. Un homme qui sans se presser et sans se tromper s'est avancé aussi loin que possible pour dévoiler les secrets du pouvoir personnel. » Il ne s'est laissé jamais arrêter par les quatre ennemis qui le guettent : la peur, qui fait renoncer dès le début ; la clarté, qui retient prisonnier dans une nouvelle explication ; la puissance, qui rend tributaire de la Volonté et des forces terribles ; ni même la vieillesse qu'il ne peut jamais vaincre complètement : mais il arrive à ce stade de sa vie ayant arrêté le monde, étant déjà homme de connaissance, et peut rajeunir à volonté.

« Notre lot d'hommes, dit Don Juan, est d'apprendre pour être projetés dans les mondes sans fin de notre vision. » Aussi l'homme de connaissance, l'homme qui voit, est-il un homme sans patrie, sans familles, sans honneur, c'est-à-dire sans attaches, qui n'a qu'une vie à vivre. Dégagé des croyances fantomatiques de ses semblables, il chemine sur les sentiers de son amour qu'il parcourt dans tout leur longueur. Fluide, il s'adapte à toutes les situations, ne revendiquant jamais la moindre « originalité ».

Le propre de l'homme de connaissance, c'est qu'il doit renouveler l'objet de sa quête. Aussi « voir » n'est pas un état permanent, où les choses ne changent pas, mais c'est un état où néanmoins tout est égal.

« La connaissance est quelque chose qui se manifeste sur le champ, qui envahit le guerrier, et qui disparaît ensuite. »

Devenir homme de connaissance est ainsi un processus sans fin, qui nécessite de la part du guerrier une fluidité qui lui permet de ne s'arrêter nulle part. Ce processus n'est pas cependant une « chaîne » indéfinie : c'est l'alerte perpétuelle de l'homme qui se dépouille sans cesse, qui vit pleinement chaque instant, sans se soucier de quoi sera fait demain.

Ce n'est pas un fardeau qui ne cesse de croître, comme dans le cas de l'accumulation d'une « connaissance ignorante » ; mais c'est une vigilance à avoir, d'instant en instant, face à l'inconnu.

On pourrait objecter qu'il n'y a aucun intérêt dans la vie de cet homme ; on oublierait ainsi que le plus utile dans un récipient, c'est son vide. Ainsi, selon son penchant naturel, il essaie la totalité de toutes choses, et il connaît l'immense étendue de son ignorance; connaître, c'est distinguer ou séparer une chose du reste, ce qui revient à ne rien connaître du tout, puisque toute chose est dépendante du reste des phénomènes. Rien ne peut être affirmé si ce n'est d'un point de vue partial, et toute affirmation laisse une trace.

L'homme de connaissance, qui voit, ne peut juger qui que ce soit sans se perdre mais peut tout apprécier, car apprécier relève du penchant naturel, comme avoir faim ou soif, et non d'un choix égocentrique.

5) LE DESSEIN

Le choix du guerrier, c'est son dessein. Et ce choix n'est pas une chose révoquant obéissant à un laisser-aller : c'est le pouvoir qui lui donne son dessein, et le dessein est ainsi le moteur de son impeccabilité.

« Il faut que les choses arrivent doucement, à la suite de beaucoup d'efforts, mais sans angoisse ni obsession. »

Le dessein est là, ordonnant toutes les forces, mais sans que celles-ci soient « tendues » vers un but futur, dépréciant le présent.

Le guerrier doit s'abandonner : c'est en cela qu'il met son énergie, ce qui revient à « ne pas faire ». Tout son contrôle est investi dans l'abandon stratégique du « contrôle » rationnel, qui n'est que le laisser-aller aux vues d'autrui. Pour se trouver lui-même, seul et sans liens, il accomplit chaque acte avec détachement et impeccabilité. Tels sont ses « efforts ». L'effort du guerrier est donc sa constance, et son dessein est fait de constance, d'inflexibilité, et rend sa vie stratégique : « Un guerrier agit toujours stratégiquement. » Le dessein se renouvelle à mesure que le pouvoir personnel se renforce : ou plutôt, il se précise.

Don Juan et Don Genaro, initiant non seulement Carlos Castaneda mais aussi 8 autres apprentis, ont poursuivi le dessein que le pouvoir leur avait commandé. Don Juan dit à Carlos Castaneda que ça lui est bien égal qu'il devienne homme de connaissance, mais il l'éduque selon l'ordre du Pouvoir.

Ainsi, tous les actes d'un homme de connaissance relèvent de lui-même, c'est-à-dire du pouvoir, dont il n'est pas séparé, puisqu'il l'ignore totalement.

Des indications sont données quant au « dessein » des toltèques. Don Juan et Don Genaro transmettent une très haute initiation, et ils se nomment eux-mêmes « toltèques », gens qui savent l'art du rêve et du traqueur. Les disciples des deux brujos engagent Carlos Castaneda à ne pas faire de recherches sociologiques sur ce mot, car un sorcier ne peut gaspiller son pouvoir en de semblables futilités.

Les deux « brujos » ont réuni, « comme dans un corral », 4 hommes et 4

femmes, à qui ils n'ont donné que la possibilité de communiquer avec le pouvoir : ils les ont traqués impeccablement. Pour ceux-ci, il n'y a plus d'endroit où aller. Don Juan et Don Genaro sont passés eux-mêmes dans l'« autre monde », celui de l'attention seconde, réunissant impeccablement leurs deux attentions, et ils attendent leurs disciples, à qui ils ont donné leur luminosité : « Le sorcier découpe sa luminosité entre tous ses enfants, en fonction d'un ordre qui vient de quelque part hors de cette immensité. » Leur tâche accomplie, ils sont redevenus ce qu'ils étaient, « de la poussière sur la route », libres, sans attaches : « Ce n'étaient plus des êtres humains. »

Qu'un témoignage comme celui de Carlos Castaneda ait pu être manifesté, cela obéit sûrement aussi à un dessein : aussi peu qu'on puisse en savoir, on doit le considérer comme un « cadeau » du pouvoir, cadeau d'autant plus précieux que notre « monde », notre tonal collectif est menacé de désintégration.

CONCLUSION

« Le tempérament du guerrier n'est pas éloigné de ton monde ou de celui de n'importe qui. »

Toute « science », au sens moderne du terme, est une connaissance morte : le monde rationnel se repaît de ces cadavres ; c'est pour cela que les manifestations d'« arts de vivre » sont soigneusement rangées dans les cercueils anthropologiques et ethnologiques : les « conceptions » des Yaquis ou des Mongols appartiennent au tourisme intellectuel : il ne faut surtout pas que cela soit considéré comme l'expression de notre « héritage magique », d'où l'écran formé par la critique, laquelle n'a pas pour but de faire connaître les choses telles qu'elles sont, mais au contraire de les rendre suffisamment inoffensives pour que la prise de conscience qui pourrait en résulter soit tuée dans l'œuf ; toutefois, la critique a intérêt à entretenir un certain « cosmopolitisme », pour empêcher qu'aucune manifestation « naturelle » puisse reparaître. Ainsi, pour elle, discuter à perdre le souffle des coutumes, des « mythes », des céramiques, dans un jargon socio-psychoanalytique, a un double effet : d'une part, la prise de conscience de la liberté fondamentale de l'homme est diluée dans un scepticisme rationaliste, et ne reste comme domaine « sérieux » que les habitudes sordides de notre « vie quotidienne ». Don Juan dit à Castaneda que les étudiants aménagent le monde de la façon la plus esthétique, pour l'oublier aussitôt, après cinq heures du soir, quand les cours sont terminés. Ainsi, les tendances de la « science » sont de rendre tout « abstrait », c'est-à-dire ne touchant pas fondamentalement le « Sentiment ».

D'autre part, cette dilution de manifestations intéressant l'homme au plus haut point permet de diluer la culture locale, - « tonal » bien portant parce que naturel -, qui devient abstraite, « tonal » rendu malade par hyper-cérébralité. Le jargon creux et prétentieux des cosmopolites à la mode renforce d'ailleurs la mystification.

Parmi les réactions à l'œuvre de Castaneda, il en est une bien typique : on s'étonne que Don Juan, qui reste pour le savant un « médecine man », c'est-à-dire un curieux phénomène archaïque dont la seule utilité est d'enrichir le bagage sociologique et psychoanalytique de nos savants de conférences internationales, puisse parler si bien l'Espagnol. Nous pensons que les gens qui réagissent ainsi ne sont pas du tout « racistes », qu'ils militent peut-être contre le « racisme ». Et il doit en être ainsi : l'antiracisme officiel est un racisme dirigé contre toute/manifestation qualitative de notre « nature originelle » contre tout « rythme » authentique, pour favoriser le cosmopolitisme quantitatif : seuls sont accueillis favorablement les éléments dégradés des autres « civilisations », qui n'ont pour tâche que de dissoudre celles qui les accueillent. Carlos Castaneda était

venu avec des fiches « anthropologiques » pour interroger Don Juan, lequel le persuada que c'était des conneries; en outre, le « brujo », étant homme de connaissance, n'était plus yaqui ni rien de semblable. Peu importe : ce qui intéresse les « savants », ce n'est pas l'enseignement qui a pour but d'arriver à la totalité de soi-même, c'est de savoir si cela est yaqui, ou huitchol... pour enrichir les dictionnaires, et continuer de vivre stupidement.

Aussi, nous pensons qu'il est totalement superflu de faire des études comparées sur le « chamanisme », concept sociologique dans lequel on range n'importe quoi.

Si nous avons fait quelques comparaisons avec le bouddhisme, c'est parce que, comme le dit Shunryu Suzuki : « Bouddha ne s'intéressait pas aux éléments qui composent les êtres humains ni aux théories métaphysiques de l'existence. Savoir comment il existait lui-même en ce moment l'intéressait davantage. » Le Bouddha, qui a remanifesté « une très ancienne voie », a écarté ainsi toute surimposition rationnelle ; il a été suivi par les Madhyamikas - les gens de la voie du milieu, dont font partie les Bouddhistes « Ch'an » et « Zen » - qui voient que toutes les existences sont « vides » et les choses « telles qu'elles sont », en dehors bien sûr de toute « philosophie ». C'est ainsi que le bouddhisme, non pas en tant que révérence due à un fondateur, ce qui serait un fardeau, mais comme constatation active de la simplicité fondamentale, est ce qui peut être le plus rapproché de la « voie » dont Carlos Castaneda a été le témoin.

Pour en revenir au « chamanisme », Don Juan dit à Carlos Castaneda que tout ce qu'il a pu apprendre sur le « tonal » et le « nagual » ne vaut rien, n'est « que pure bêtise », puisque pour savoir quelque chose à ce sujet, il faut être sorcier.

Aucune doctrine ne vaut certainement que l'on perde son temps à l'étudier, mais le comportement fondamental de l'homme - être lumineux, « morceau de soleil » — doit être rappelé. Ce rappel peut simplement « réveiller » quelque chose qui est toujours, mais qui disparaît sous des tonnes de goudron, à mesure que la « civilisation » abrutit tout le monde avec ses atroces tam-tam.

Toutefois, il ne faudrait pas adopter le comportement « hérétique » qui consisterait à se retrancher (« Il y a certains chauves aveugles... qui se saisissent de toute impureté de pensée pour l'empêcher de se produire ; ils recherchent la quiétude par dégoût du bruit. Ce sont là des procédés hérétiques. » (Lin Tsi.)) — ce qui reviendrait à isoler quelques éléments de la représentation commune pour les faire siens. Telle est en général l'attitude « sectaire » des religions et des « idéaux » divers, sectaires parce qu'inévitablement moralistes, donnant par conséquent à choisir entre le « bien » et le « mal », faisant leur certains éléments, et rejetant les autres comme faux ou mauvais.

Tout ce qui se fonde sur les critères de « bien » et de « vérité » est sectaire et hérétique : la totalité comprend les contraires. Il suffirait, pour illustrer ce propos de façon très contingente, de constater que les apôtres de la vérité et du bien sont en général les plus fieffés menteurs et les casse-pieds les plus impénitents. Dans

tous les cas, ces idolâtres de P» esprit humain » font de leur mieux pour déformer l'esprit de l'homme.

La voie primitive est une voie sans couleur, le calme dans l'activité, la saisie des choses ainsi qu'elles sont. Elle ne peut donc être opposée à tel ou tel parti pris, qui a ses inévitables partisans, « prêts à mourir pour », et, en attendant, soucieux de « s'engraisser par ». Ce qui n'est ni partial ni partiel ne peut avoir de partisans, ce qui fait comme le dit Suzuki, qu'on peut être victime d'une religion, mais pas de la « religion pure ».

La voie primitive est « non voie », qui ne peut s'inscrire ni dans le temps, ni dans un lieu, ce qui ne veut pas dire que certains temps ou certains lieux ne sont pas plus « habités » que d'autres. Mais quoi qu'il en soit, cette estimation restera toujours « extérieure » à la voie de la simplicité.

Tout ce que nous faisons est la vraie voie, et non ce que nous « projetons ». Carlos Castaneda dit que c'est dans une ville, Los Angeles, par exemple, que, pour un citadin, le pouvoir s'emmagasine. Les bruits de l'autoroute peuvent être entendus comme « sons du monde », aussi bien que le chant des grillons ou des oiseaux. Il n'est rien qui ne soit un terrain de chasse, rien que le guerrier ne tente de transformer en terrain de chasse. Le guerrier est l'homme qui est à la conquête de son origine, c'est-à-dire de sa totalité.

Et comme il s'agit de totalité, ce n'est pas une affaire de croyance : il s'agit là de **DEVOIR CROIRE**.

TABLE

LE COMPORTEMENT DU GUERRIER	7
1) L'HOMME ORDINAIRE, LE SORCIER NOIR	7
2) LE GUERRIER	7
3) DISPONIBILITE	8
4) EFFACER L'HISTOIRE PERSONNELLE	9
5) PERDRE SA PROPRE IMPORTANCE	10
6) ASSUMER LA RESPONSABILITE DE SES ACTES	11
7) LE DEFI	11
8) LA RESPONSABILITE DE VIVRE DANS UN UNIVERS MYSTERIEUX	13
9) LA MORT COMME CONSEILLER	14
10) CROIRE ET DEVOIR CROIRE	16
11)1/4 FOLIE CONTROLEE	19
12) LE TEMPERAMENT DU GUERRIER	21
13) IMPECCABILITE	22
14) CONCLUSION : LE CHEMIN QUI A DU CŒUR	24
STOPPER LE MONDE	28
1) LES PLANTES	28
2) ARRETER LE DIALOGUE INTERIEUR	29
L'EXPLICATION DES SORCIERS	34
1) LE MONDE MAGIQUE	34
2) LA VOLONTE	35
3) LA SORCELLERIE	36
4) LE POUVOIR	38
5) LES DEUX ANNEAUX DE POUVOIR	40
6) MAITRE, « BENEFACITOR », APPRENTI	41
7) TONAL ETNAGUAL	43
8) LE TONAL	44
9) LE NAGUAL	46
10) LA TOTALITE DE SOI-MEME	47
11) « REVER »	50
12) L'ALLIE	53
L'HOMME DE CONNAISSANCE	54
1) VOIR	54
2) LA FORME HUMAINE	56
3) LE TRANCHANT	57
4) L'HOMME DE CONNAISSANCE	57

5) LE DESSEIN	59
CONCLUSION	61

Achevé d'imprimer en mars 2000

sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery - 58500 Clamecy

Dépôt légal : mars 2000 Numéro d'impression : 003033

Imprimé en France